

L'Art, pour l'espoir

EXPOSITION COLLECTIVE

GALERIE D'ART
L'ATELIER



L'Art, pour l'espoir

EXPOSITION COLLECTIVE

du 14 juillet au 15 août 2020

Mohamed **Abouelouakar** Saïd **Afifi** Mo **Baala**
Fouad **Bellamine** Saâd **Ben Cheffaj** M'barek
Bouhchichi Mustapha **Boujemaoui** Mounat
Charrat Larbi **Cherkaoui** Mohamed **El baz**
Bouhchta **El Hayani** Nabil **El Makhloufi** Safaa
Erruas Mohamed **Fariji** Hassan **Hajjaj** Majida
Khattari Fouad **Maazouz** Najia **Mehadji**
Mohamed **Melehi** Houssein **Miloudi** Lamia **Naji**
Mohammed **Qannibou** Mehdi **Qotbi** Abdelkébir
Rabi' Zakaria **Ramhani** Yamou Fatiha **Zemmouri**

« *L'art sauvera le monde* »

Fiodor Dostoïevski

« Tout mal auquel nous ne succombons pas est un bienfaiteur pour nous. » C'est de cette phrase d'Emerson que s'est inspiré Nietzsche pour écrire, dans *Le Crépuscule des idoles* et tout en rompant avec le prédicat moral et communautariste de son prédécesseur : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ». Une phrase devenue une sorte d'adage populaire pour dire la résilience et l'espoir. Et il n'est plus éloquent, plus puissant espace de résilience et d'espoir que l'art en ces temps hébétés, étrangement suspendus, comme un deuil, deuil de nous-mêmes, du monde tel que nous le vivions, sur la peau duquel nous vivions et qui nous a été brusquement arraché.

Plus que jamais, dans cette épreuve que nous vivons tous de l'enfermement et de la peur face à la pandémie du nouveau coronavirus, nous avons besoin de ce que l'art crée de sens, de force et de beauté. Une beauté agissante qui éveille en nous ces sentiments dont nous pensions qu'ils ne pourraient plus prendre place avant longtemps : la joie, l'amour, l'émerveillement et oui, l'espoir. Et pourtant... Plus que jamais, nous avons besoin de cet espace sensible qui nous ramène à nous, nous enlève à la solitude dans la fascinante communion des souffles pris dans la même vague, le même ressac, le même silence inspirant expirant jusqu'au jaillissement.

L'art n'a jamais été aussi nécessaire. Il n'a jamais été aussi salvateur. En ces temps éprouvants, nous guettons tous les chanteurs et musiciens qui se mettront à leurs fenêtres. Nous guettons les envolées des

poètes. Des comédiens qui retraversent les plus belles pages d'écriture. Nous guettons la danse des artistes peintres qui nous prennent aux vertiges de leurs doigts, aux scansion de leur cœur, aux tremblées de leur chair, à la danse des pinceaux et aux fièvres des couleurs. Nous traversent, soudain, dans la fulgurance d'un feu d'artifice. Puis laissent, derrière elles, stries et cambrures d'une aube arc-en-ciel. Qui dessinent demain...

Peut-être n'aurons-nous plus jamais à discuter du rôle et de l'importance de l'art. Il nous est salvateur dans ces moments de doute et d'égarement où il nous rappelle à la vie et à ce que nous avons de plus noble et de plus précieux : ce talent de nous tendre le cœur et nous réinsuffler vie en nous rappelant à la beauté. L'art, ce griot de l'espoir.

Nous ne pouvions proposer une exposition collective sans tenir compte de la pandémie à laquelle fait face le monde. Cet ennemi invisible qui tue peut, dans une logique d'auto-dépassement, nous élever aussi face à l'adversité. C'est ce message de force, d'espoir, cette transcendance du réel, qui sous-tend la thématique de cette collective. Chaque artiste est libre d'en saisir et d'en exprimer la teneur comme il le sent.

Une œuvre d'art n'est pas seulement un objet esthétique vecteur d'une émotion rétinienne et affective, mais aussi un acte de foi qui aide à vivre.

L'Atelier 21

Ces notes ont été prises pendant les premiers jours du confinement. La pandémie battait son plein, et partout dans le monde, l'anxiété était à son comble.

Une invocation solennelle à partager

Quand les certitudes sont en débâcle, quand les esprits s'embrouillent, quand l'appréhension nous assaille, tout s'enlise dans une angoisse accablante. Seule échappatoire : croire à la vie dans toute sa plénitude. Une vie imprégnée des vertus d'un idéal élevé qui, en dépit d'un quotidien sans éclat, aspire à des lendemains meilleurs.

L'année en cours sera indéniablement celle où l'humanité entière a été mise, promptement, face à sa vulnérabilité et à ses déficiences. Abusés par les performances économiques et technologiques qui leur donnent l'illusion d'avoir un pouvoir infini sur le monde, ceux qui en ont le monopole ont cru, pendant longtemps, pouvoir tenir les rênes de la destinée. Ils ont occulté délibérément la vérité éternelle qui règle l'ordre naturel de toute existence, sans se rendre compte que c'est la survie de leurs semblables qui est mise en péril.

De tout temps, et à chaque fois que l'homme est confronté au dilemme de sa condition, c'est dans l'expression artistique qu'il dissimule son scepticisme. En sublimant ce qui échappe à son entendement, il développe instinctivement une capacité de résistance particulière qui le reconforte et le prédispose à affronter la fatalité et le désenchantement.

C'est dans cette logique que se situe le projet de l'exposition de juillet 2020 initié par la galerie d'art *L'Atelier 21*. Cette exposition, dont le titre allusif donne à réfléchir, semble être, en ces temps indéterminés, une gageure destinée à braver l'état de psychose qui déferle sur le monde.

Et à ce propos, il ne fait aucun doute que les artistes concernés par cette action artistique inédite, réagiront avec clairvoyance et sans présomption pour pouvoir, à leur tour, relever le défi dignement. Car face à ce mal qui sévit sans répit, comment ne pas

adhérer à toute initiative qui fait de l'espoir son argument ? Ainsi, réaliser une œuvre qui exalte la vie en ce moment précis, est un sursaut d'espérance qui vient à point nommé. Et au-delà des qualités plastiques éventuelles de cette œuvre présumée, c'est sa dimension symbolique assimilée à ce que nous sommes en train d'endurer qui prévaudra indéniablement.

Pour aller dans le sens de cette réflexion vertueuse, je n'ai trouvé d'autre choix que celui de quitter ma ville - si l'on veut bien m'autoriser à prendre la route - pour aller me « confiner » dans mon Atlas natal. Là, entouré de pins recouvrant des monticules parsemés de rochers et de buissons épars, je savourerai l'air vif du bon matin, je m'imprégnerai du silence apaisant des hautes altitudes, je contemplerai la lumière du crépuscule et ses rayons dorés qui s'attardent sur les cimes, je m'enivrerai des senteurs vivifiantes des conifères et de la flore sauvage... Et en toute humilité, le regard embué, je scruterai l'infini, en levant les yeux vers le ciel pour conjurer les tourments des temps qui courent.

En ces lieux favorables à la méditation et au recueillement, je vivrai intensément mes émotions, je libérerai mon esprit de mon mal de vivre et, l'âme radieuse, je m'interrogerai sur ma destinée tout en étant en quête d'une inspiration pour l'œuvre à venir.

L'œuvre à venir ?... Un dessin de grandes dimensions semblable à ceux que je réalise quand le vague à l'âme me ramène à ma vie passée. Un fusain à la verticale dans lequel je graverai le signe de mon élan vers l'absolu.

Aussi, pour pouvoir donner libre cours à ma passion en ces moments de suspicion où tout est soumis à l'impondérable, je dois prendre mon mal en patience et me faire une raison. Avec foi et espérance je surmonterai tout embarras. Le moment venu, je m'attellerai à mon labeur et le cœur léger, j'attendrai le lever du jour en m'en remettant à la grâce divine.

Abdelkébir Rabi'
Casablanca, le 5 avril 2020

Mohamed Abouelouakar

De l'œuvre de Mohamed Abouelouakar, nous retiendrons ce foisonnement d'éléments visuels, cette propension au mouvement, au fourmillement... à la vie, en somme.

Hommes, animaux, créatures fantastiques se côtoient dans l'espace d'une même toile, brouillant et brisant les codes auxquels le spectateur est habitué. Au temps qu'il fait, l'artiste oppose un temps lent, loin du sujet qui fait l'actualité dans les médias.

Sans contexte, sans indices qui enracinent dans un ici et maintenant, l'homme est alors livré à ses émotions, ses passions, ses rages et ses folies. Il est emporté dans un récit qui semble se répéter depuis la nuit des temps.

Est-ce que l'artiste regarde pour autant ailleurs ? Non, mais il semble réduire l'actualité à un temps contingent qui n'a pas d'effet sur l'essentiel.

Ces deux peintures de Mohamed Abouelouakar s'appréhendent aussi comme une fable contre la précipitation et l'empressement à tirer des enseignements rapides d'une situation temporaire qui ne le détourne pas de la condition humaine et du bestiaire réel ou fictif – son pendant naturel.

Il y a une conjonction entre le mythe et l'éternel dans l'œuvre de Mohamed Abouelouakar que nous saisissons avec une rare acuité dans ces deux peintures, provoquées par un sujet d'actualité mais sans s'y soumettre. Et c'est sans doute là que réside l'une des clefs de la modernité d'Abouelouakar.



Sans titre

Technique mixte sur papier
120 x 96 cm
2020

Sans titre
Technique mixte sur papier
77 x 123 cm
2020



Saïd Afifi

10

Pétrifier des paysages muables et les rendre immortels. Tel est le projet *Outside my land* que développe Saïd Afifi.

« *Dans ces lieux déterritorialisés, nous y sommes complètement immergés ; une sorte d'abysse de la terre, une exploration onirique s'installe, pour nous offrir, toutefois, des paysages sublimes, quelque chose dans l'ordre de l'état initial et primitif de la terre.* »

Rien n'est figé et le phénomène d'évanescence de notre planète bouleverse l'artiste, d'autant plus que les problématiques liées au réchauffement climatique et à l'essor immobilier précipitent ce processus.

L'empreinte de l'homme dans l'accélération de ce phénomène est importante. En l'absence de respect

des écosystèmes dans lesquels il s'intègre, l'homme favorise la métamorphose et la mutation de la planète et de ses habitants. Une action qui a eu un impact sans précédent sur la société moderne.

Les paysages capturés par l'artiste, véritables odyssées lyriques, invitent le spectateur à une prise de conscience quant au caractère éphémère de notre planète ainsi qu'à l'importance d'en respecter le rythme de vie. L'artiste est persuadé que cette mutation de la Terre est plus inquiétante que le Covid-19, qualifié de « sujet contingent ».

À travers ses dessins, Saïd Afifi diffuse l'espoir d'un monde conscient et meilleur.



Outside my land #5
Mine de plomb et collage sur papier
70 x 100 cm
2020

#1



#3



Outside my land #1
Mine de plomb et collage sur papier
40,5 x 70 cm
2020

Outside my land #3
Mine de plomb et collage sur papier
64 x 100 cm
2020

#2



#4



Outside my land #2
Mine de plomb sur papier
40 x 55 cm
2020

Outside my land #4
Mine de plomb sur papier
70 x 100 cm
2020

Mo Baala

14

« Peut-on comparer un caddie de supermarché à un bateau ? »

A travers cette interrogation, Mo Baala entend établir un lien entre deux histoires complexes. La première remonte aux temps reculés du règne de Gilgamesh, en Mésopotamie. Lorsque le roi sumérien perd son ami Enkidu, son désarroi est tel qu'il entame un long périple à la recherche de l'immortalité. Alors que l'épopée touche à sa fin, il rencontre Utnapishtim, un sage immortel qui lui livre le récit du Déluge et lui confie qu'il ne pourra pas trouver l'immortalité.

L'artiste met en lumière le parallèle que l'on peut faire entre, d'un côté, le bateau construit par Utnapishtim à la demande des dieux pour affronter le déluge et dans lequel il met à l'abri sa famille ainsi que de nombreux

animaux, et de l'autre, le caddie que l'homme remplit frénétiquement dans les gigantesques magasins pendant la crise actuelle du coronavirus.

Dans sa gestion de la catastrophe, l'homme place sur un piédestal les produits d'hygiène. S'il est vrai que, dans les deux cas, le but unique est de nous préserver et de sauver le monde, la préoccupation du moment n'est pas, comme au temps du Déluge, de sauver l'animal, mais bien de remplir son caddie de denrées et de produits d'hygiène. De ce constat, l'artiste conclut que, pour la majorité des peuples dans le monde, un caddie plein à ras bord a bien plus de valeur que des animaux : l'industriel se substitue au naturel. Et c'est cet industriel qui nous sauve, qui sauve l'humain, donc le naturel.



Between javel & the animal

Technique mixte sur toile

100 x 70 cm

2020

Fouad Bellamine

16

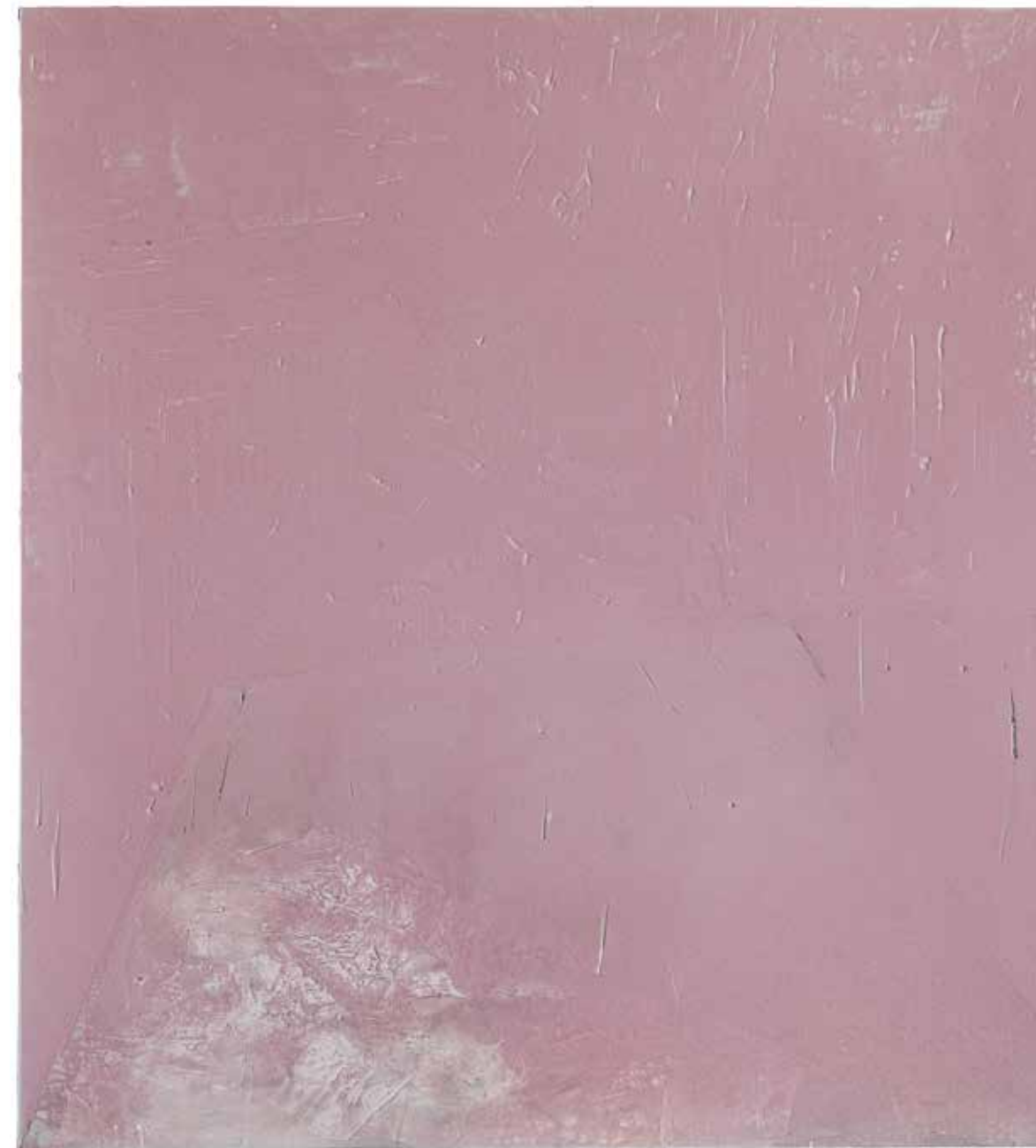
L'atelier, cette œuvre charnière, transitionnelle, qui a été métamorphosée par ce confinement en lieu de méditation où l'artiste est autant face à l'œuvre qu'à lui-même.

Entamée il y a un an, l'œuvre est restée inachevée dans son lieu de genèse, minimalisée jusqu'à tendre à la monochromie. Un monochrome rompu par la perspective esquissée dans cet amas de matière rose. Cette perspective est le seul élément figuratif qui alimente la dialectique entre l'œuvre originelle inachevée et l'œuvre aboutie. L'artiste crée ainsi en toute délicatesse une œuvre qui s'apparente à un

palimpseste. De l'atelier ébauché, l'artiste ne conserve alors qu'une trace, vestige d'une œuvre renouvelée.

Ce rose, qui domine dans l'œuvre, est une couleur rare dans la palette de l'artiste. Il ouvre une perspective nouvelle dans la grille chromatique de Fouad Bellamine et témoigne d'une curiosité toujours renouvelée dans l'acte créatif.

Cette œuvre, achevée durant une période en suspens, a pris une autre direction, imposé un regard différent durant le confinement. Elle ouvre de nouvelles perspectives dans le travail de Fouad Bellamine.



L'atelier

Technique mixte sur toile
165 x 150 cm
2020

Saâd Ben Cheffaj

A l'écoute du rythme du monde

Saâd Ben Cheffaj aime à convoquer légendes et mythes antiques, à les ravir à leur temps, à leur lieu, à les détourner, bousculer, transcender pour leur faire soulever quelque chose de son monde, de ce qui résonne en lui et le meut de ses mystères, ses violences, ses silences, ses excès et ses manques. Excavés de leurs ruines et poussières, ils reprennent vie, ou récit. Un récit qui, libéré des chaînes du temps et de l'espace, révèle, avec éclat, sa force atemporelle et universelle.

D'ailleurs, Saâd Ben Cheffaj ne fait pas que ressusciter et revisiter les mythes anciens qui, à l'épreuve de l'imaginaire de l'artiste, se mettent à livrer de nouveaux récits. L'artiste lui-même, en bricoleur de mythes, se fait maître d'un nouvel Olympe où prend place aujourd'hui une nouvelle figure. Une figure étonnamment paisible, qui rompt avec cette dramaturgie éruptive des corps qu'aime à mettre en scène Saâd Ben Cheffaj. Nous sommes pris, ici, dans l'instant suspendu d'après le chaos. Le mythe ne cherche plus à renverser le monde, mais à se mettre à son écoute pour en rassembler les fragments et amorcer une renaissance.

Flottant dans le néant, une figure hybride homme-femme-eau-terre-oiseau déroulant ces rondeurs et courbures généreuses propres aux « personnages » massifs, charnels, de Saâd Ben Cheffaj, se déploie étonnamment aérienne, cette fois, dans la saisissante atmosphère d'apesanteur qui se dégage de l'œuvre. Absorbée, elle semble travailler à ranimer le cercle du temps arraché à son axe, pendu dans l'espace épandu

écran noir où subsistent les traces, ou les tracés, d'une géométrie brisée. Des tracés qui évoquent l'art islamique, sa dimension mystique dans la transfiguration de la forme angulaire où, dans le tournoiement du triangle, du carré, se révèle et s'élève le cercle, symbole d'harmonie et de complétude, objet d'une quête suprême tendue vers la lumière. Lumière désormais absente, égarée qui, doucement, en silence, cherche voie sous les doigts de l'artiste au secret des rouages et rouillures des temps.

Yeux grands vidés immense cécité frappée dans leurs visages masqués, un homme et une femme mêlés palpent des sens le rythme d'un souffle originel perdu, celui qui bat dans le ventre de la terre, la peau des océans et les ailes des oiseaux, confondus à présent, avec eux, dans une même étreinte où se rejoue un mythe de l'origine, une nouvelle genèse.

Le mythe et l'art pour l'éveil des consciences et l'espoir d'un « Retour de la nature ». Un retour à nous-mêmes. Car, loin de se limiter à nous signifier que la nature a, peu à peu, « repris ses droits » durant la pandémie qui aura marqué l'année 2020 et expulsé l'homme d'un monde qu'il croyait impunément sien, Saâd Ben Cheffaj nous rappelle surtout que nous faisons partie intrinsèque de cette nature et que notre survie dépend, au fond, d'une humilité à retrouver (ou à trouver) pour rendre au temps l'horloge enrayée du devenir. Faire retrouver son centre au cercle du monde. Pour que fuse la lumière.

Bouthaina Azami



La revanche de la nature

Huile sur toile
130 x 130 cm
2020

M'barek Bouhchichi

20

Pour M'barek Bouhchichi, le confinement s'est adjoint un corollaire inattendu : la compréhension, enfin, de la précarité qui, loin d'être le triste apanage de franges vues comme marginales, s'est étendue à tous les hommes. Sans exception.

Si l'on fait l'effort de regarder au-delà de la contrainte simple que la pandémie a fait peser sur chacun, on voit une situation qui perdure. On comprend que l'état d'enfermement, transcendant les limites sociales et citoyennes, investit les consciences pour s'y installer plus durablement que prévu.

Cependant, l'adversité a ce pouvoir rare de révéler le meilleur de soi-même et de l'autre. Ainsi ont surgi de l'épreuve un élan de solidarité et une bienveillance spontanée qui semblaient sourdre dans le cœur des hommes.

M'barek Bouhchichi sonde les contradictions pour mieux les comprendre, ou pour mieux les exacerber et les exposer dans toute leur éloquence. Il figure ici un chorégraphe dans un espace en manque de public, un homme solitaire au milieu de l'indéfini. La silhouette musculeuse irradie la souffrance et la puissance de l'homme seul autant que la beauté de son imperfection.

Et ces richesses visibles et invisibles sont protégées, presque couvées, par une large couverture de survie dont la brillance traduit le précieux d'une vie. Le fond jaune rappelle que le monde est aussi fait de malveillance, la plus vile parfois, celle qui prête à l'un une inepte supériorité sur l'autre et fait le lit du racisme primaire.



YOBBA, détail

YOBBA
Technique mixte sur caoutchouc
191 x 222 cm
2020



Mustapha Boujemaoui

24

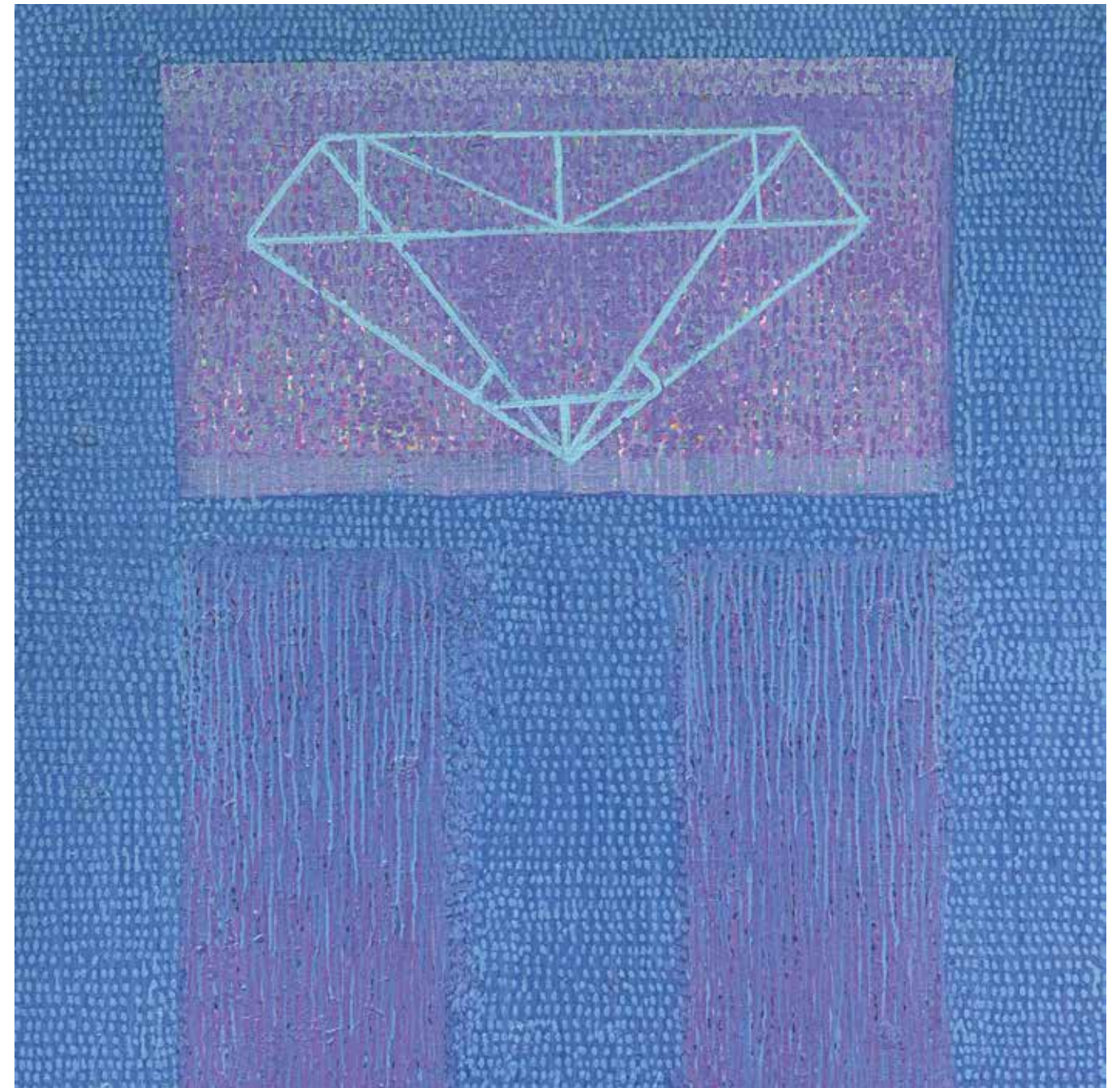
L'art est, selon Mustapha Boujemaoui, une thérapie sociale. Tout travail pictural permet d'insuffler espoir, bonheur ou joie. Une société ne peut se passer de beau, de rêve, d'imaginaire, d'art et de culture qui sont les nourritures de l'esprit.

Message d'espoir est une œuvre qui participe de ces principes artistiques chers à Mustapha Boujemaoui. Dans un travail sur l'organisation des éléments plastiques, il parvient à créer une douce harmonie, rendue contagieuse au spectateur du tableau.

Deux fenêtres occupent la partie inférieure de l'œuvre dont la délicatesse de la matière, presque cristalline, nous renvoie vers ce monde extérieur qui fait rêver. Le jeu entre les points et les lignes, le travail de la matière,

la répétition et superposition des éléments, la quasi monochromie dans laquelle baigne la toile, tous ces aspects structurent l'œuvre et amènent le spectateur vers ce prisme de lumière qui domine l'œuvre.

Dessiné plutôt que peint, dans un souci de transparence, ce prisme se tient au centre d'un rectangle, tel un écran de cinéma, fenêtre des possibles, de l'imaginaire et du futur. Comme une architecture, fonctionnelle et habitable, cet élément géométrique nous invite à nous projeter dans l'inconnu. Ce prisme s'apparente à un masque « extra-terrestre ». Non loin de se référer au fantastique, ce masque évoque un univers chimérique et invite à porter un regard enfantin sur un monde abîmé par les adultes.



Message d'espoir
Acrylique sur toile
140 x 140 cm
2020

Mounat Charrat

26

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. »

En empruntant cette citation au philosophe Héraclite, qui explique que rien n'est jamais permanent, que la vie comme l'eau, est en perpétuel mouvement, Mounat Charrat rappelle que le choix s'offre continuellement à nous sous la forme de plusieurs possibles.

Face à cette épreuve qui nous renvoie à nous-mêmes, à nos choix de vie, présents comme futurs, l'artiste propose une vision introspective, rendue possible par la présence dans son œuvre de symboles et de métaphores.

Elle dépeint une pirogue archaïque, flottant sur l'eau du fleuve, et sur laquelle siège une simple roche, image

métaphorique de l'âme humaine qui ne compte plus les départs, les exils, vers d'autres horizons.

La pirogue vogue déjà et fait face à l'obscurité. Une obscurité évoquant les profondeurs de l'inconscient qu'il faudra traverser pour pouvoir compter parmi les résilients.

Accepter... Avoir le courage d'exister et d'aller vers l'inconnu. Et nous inventerons une manière de vivre qui soit véritablement nôtre...

Dans son travail, Mounat Charrat prolonge l'art de la mémoire en évoquant imaginaire et histoire pour mettre en scène les notions d'émancipation et de libre arbitre dans des systèmes historiquement et culturellement préétablis.



On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve

Technique mixte sur toile

95 x 115 cm

2020

Larbi Cherkaoui

Depuis que Larbi Cherkaoui s’est offert ce nouveau potentiel d’écriture qu’est l’ordinateur, son rapport à l’œuvre calligraphiée et à sa forme s’est complètement modifié. Ce passage de l’art gestuel et pictural de la lettre à la « fiction interactive » fait de lui, aujourd’hui, un artiste numérique de talent, ayant déjà à son actif une série non négligeable de structures conceptuelles autrement engagées dans le débat sur l’art contemporain version digitale : des mots en arabe montés comme de gigantesques lego électroniques, dont la matière est faite de cartes mémoires, de micro-processeurs ou circuits intégrés à grande échelle, de surfaces de contact, de points de jonctions etc., le tout générant une esthétique minimaliste avec des caractéristiques nouvelles.

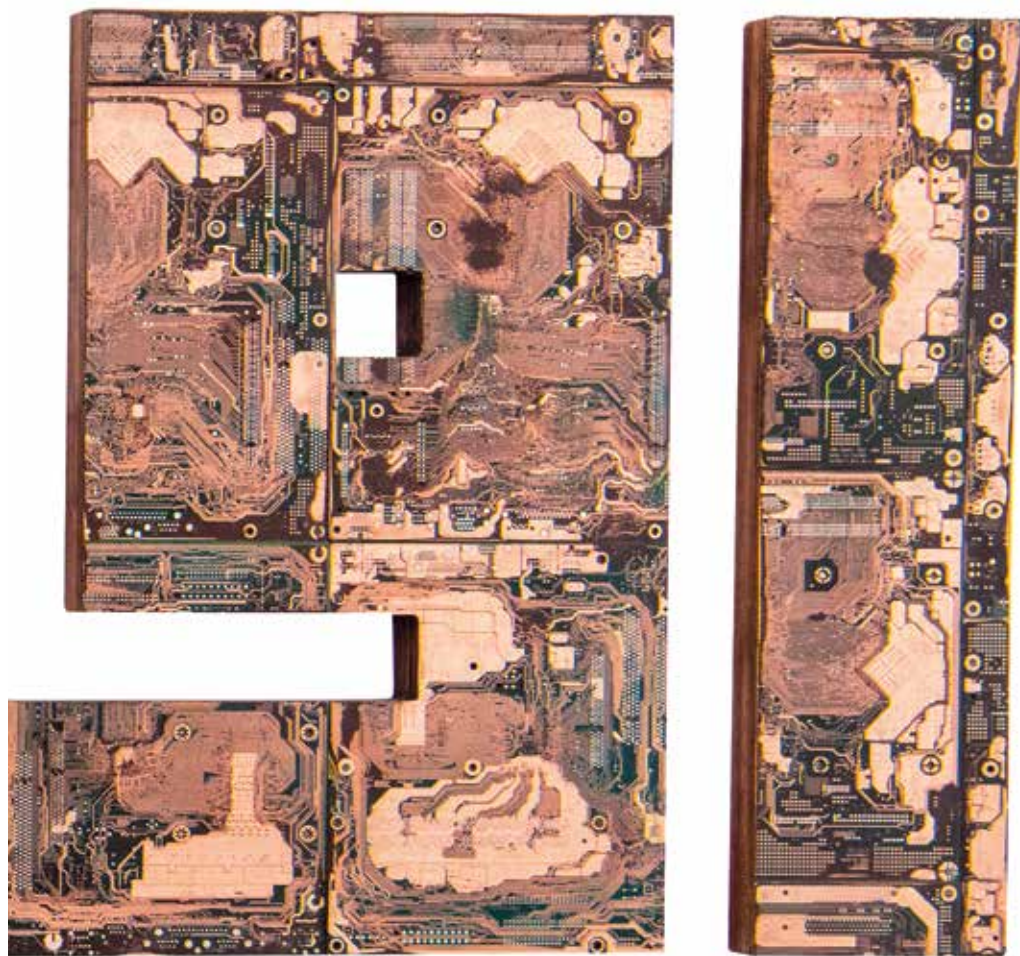
Toujours dans le prolongement de ses préoccupations calligraphiques, Cherkaoui se sert maintenant de l’outillage numérique, repartageant sa technique de la lettre dans un esprit contemporain, celui générationnel, qui reste pédagogique et puissant. Conscient de l’impact de son environnement technologique sur la sensibilité artistique, il arrive à mettre en jeu, pour la performance de l’image (ici l’œuvre d’art), des mécanismes combinatoires minutieusement accordés, auxquels il ajoute une touche finale personnelle, se jouant de la lumière,

réglant la position des graphismes, harmonisant l’éclat général, etc.

Son œuvre *Al fikr* (*La pensée*) met bien en avant toutes ces données. En rapport avec le thème de l’exposition, l’artiste s’explique un peu là-dessus dans ces termes : « *La pensée*, dit-il, *c’est la forme même. Elle est le résultat de l’esprit, un résultat continu, se renouvelant sans cesse, toujours en évolution, et qui change avec le changement des données au fil du temps. Pour se constituer une vision globalement pensée et mûrie, qui puisse faire prendre à l’individu conscience de tout ce qui l’entoure, de son environnement auquel il est attaché, en empruntant les voies de la réussite et de l’efficacité.*

La pensée, c’est des valeurs humaines, une morale et des actions que l’esprit met en pratique en fonction de telle ou telle situation. En allant des choses connues aux choses inconnues, il s’agit de mobiliser ses capacités, ses aptitudes et ses expériences dans un but d’élévation et de transcendance. L’acquisition d’aptitudes nous pousse à regarder à plusieurs reprises autour de nous et à aiguïser notre sens de l’observation. C’est ce qui ressort de ma recherche sur les circuits électroniques ! ».

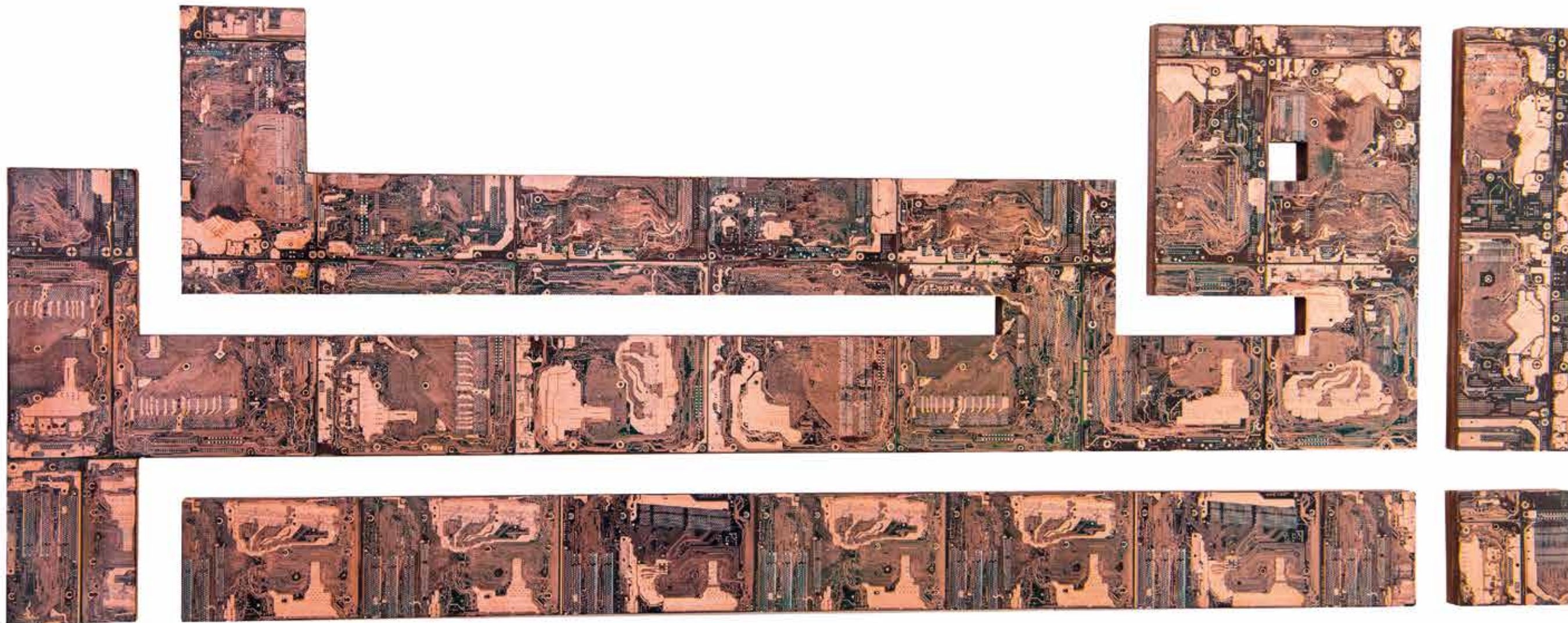
Abderrahman Benhamza



الفكر / *La pensée*, détail

الفكر / La pensée

Circuit électronique et peau sur bois
75 x 200 x 4 cm
2020



« A nouveau ils m’ont parlé de toi. Ils t’ont rappelé à moi, ils t’ont rappelé à moi. »

Ces mots sont ceux introduisant les paroles de la chanson *Fakarouni* d’Oum Kalthoum. Ces mots que Mohamed El baz, de son arabe appauvri, a longtemps interprété comme étant une invitation à ne pas oublier l’artiste : « rappelez-vous de moi ».

Mais loin de traduire une peur d’être oubliée, Oum Kalthoum déplore qu’on lui ait rappelé son amour éloigné, celui pour lequel elle avait cru avoir pansé ses plaies, celui qu’elle « avait pourtant cru pouvoir oublier ».

Cette chanson d’amour perdu est pour Mohamed El baz le prétexte pour évoquer le souvenir d’un monde disparu, un monde qu’on ne saurait oublier. Celui d’autrefois, d’avant les cœurs fermés et endurcis. Celui

qui a été célébré, encensé, chanté, rêvé par le genre humain, par la planète entière, depuis que le monde est monde. Mais a-t-il seulement existé ou n’est-ce que la nostalgie d’une douce utopie ?

Cette chanson, c’est un cri de l’artiste contre un état du monde. Il en appose les paroles sur un miroir, comme une invitation au spectateur à constater ce qu’est devenu ce monde qui l’abrite. Un reflet qui nous rappelle à notre propension à adoucir nos cœurs et à y insuffler l’espérance délaissée.

« D’un simple murmure, ils m’ont transformée. Pourquoi te rappelaient-ils à mon souvenir ? Ils m’ont fait veiller et vivre dans le lendemain et le surlendemain. Ils ont rouvert la blessure presque muée en souvenir... ».

Une terrible et juste définition de l’espoir.



Fakarouni
Impression sur miroir
150 x 90 x 8 cm
2020
3 éditions + 1 épreuve d’artiste

Bouchta El Hayani

34

« Et si la conséquence de la tragédie que nous vivons n'était en réalité que la concrétisation du monde que l'Homme s'est, inconsciemment, efforcé de créer ? »

À travers son œuvre, Bouchta El Hayani affirme haut et fort que l'homme est le centre du monde. Il est ici debout, face au monde qu'il observe sans le défier. En gommant yeux et cheveux, l'artiste médite sur la condition humaine, éliminant ainsi les différences qui, selon lui, ne sont jamais que des vues de nos esprits étroits.

Le virus a imposé la réclusion, laquelle à son tour a contraint l'homme à rompre avec le momentum

extérieur pour appréhender pleinement la vie intérieure. La promiscuité naturelle n'est plus. Elle a cédé la place à la distance, celle par laquelle l'homme se coupe de l'autre et se renferme dans sa coquille. En hissant des barrières virtuelles, il bascule dans un espace imaginaire.

Alors Bouchta El Hayani s'interroge sur le monde d'après : l'homme qui a été face à lui-même, qui a pris la mesure de sa fragilité, agira-t-il autrement quand il sera de nouveau avec les autres ?

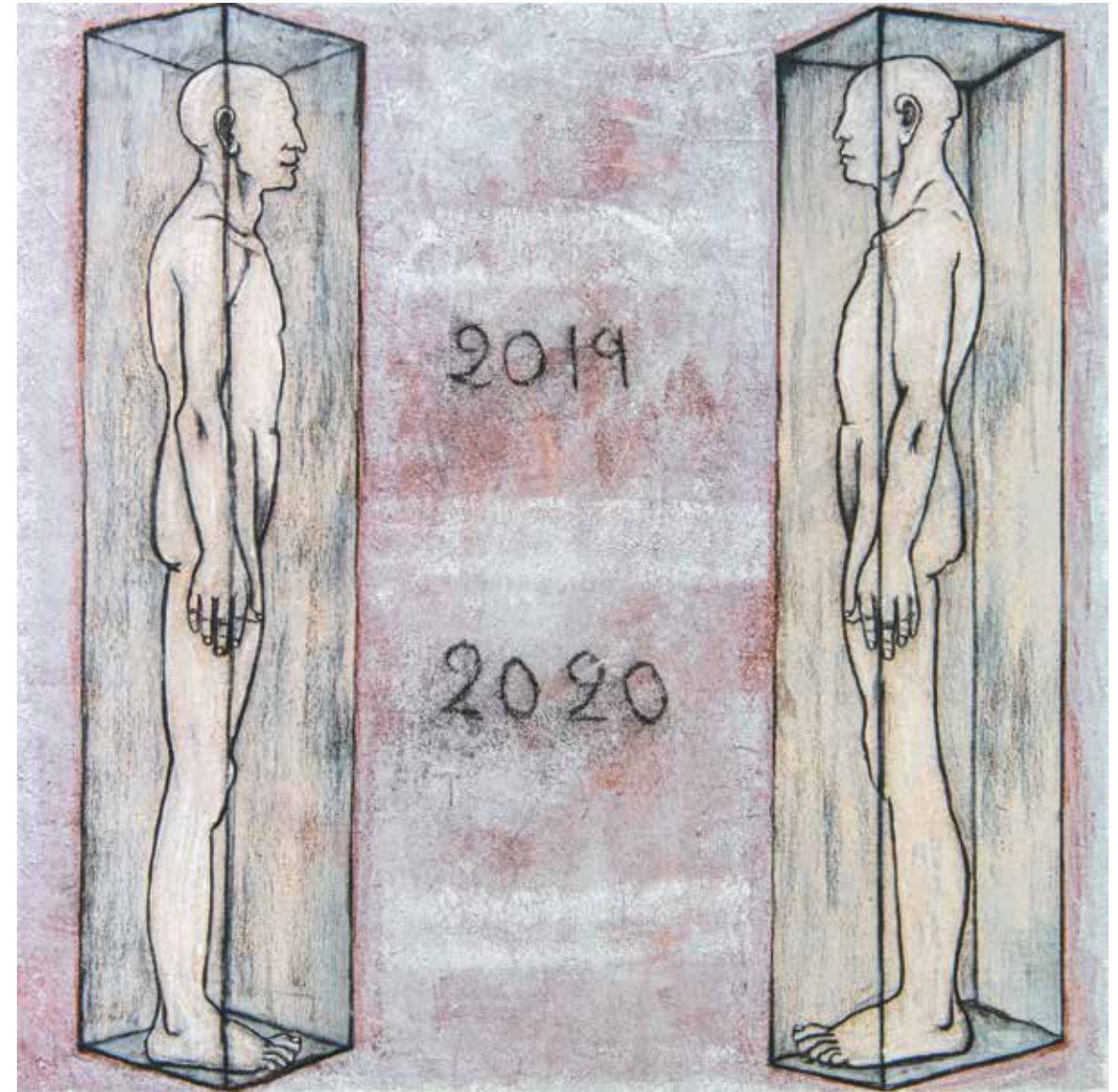
L'espoir est permis.



Sans titre

Technique mixte sur toile
150 x 150 cm
2020

Sans titre
Technique mixte sur toile
130 x 130 cm
2020



Nabil El Makhloufi

38

« L'homme est une créature d'espoir et d'invention, ce qui vient démentir la croyance selon laquelle on ne peut rien changer. » Tom Clancy

L'espoir est une composante centrale du travail de Nabil El Makhloufi. Sujet essentiel à sa réflexion artistique, l'espérance forme le lien indéfectible entre ses différentes œuvres.

Rares sont les œuvres de Nabil El Makhloufi qui ne sont pas une ode à l'humanisme. L'homme, sujet omniprésent dans son œuvre, est une créature autant utopique qu'énigmatique. Autour de l'Homme, le mystère de la condition humaine et de l'existence, mais surtout l'espoir qui lui permet de vivre et de

dépasser les crises malgré l'insolvabilité de cette énigme inhérente à l'humanité.

L'Homme au centre. Le mouvement pour seul espoir. Il célèbre, tisse, compose, impose, transforme, donne vie. Le geste et l'action ne sont jamais bien définis. A peine semble-t-on tenir une piste qu'elle est brouillée par un objet qui lui résiste, accentuant ainsi le mystère. Comme pour laisser au spectateur la liberté de se perdre dans les multiples possibilités d'une narration jamais littérale.

Le mouvement, le geste, le faire portent toujours en eux l'espoir d'un monde meilleur.



Espoir I

Huile et acrylique sur toile
135 x 85 cm
2020

Espoir II
Huile et acrylique sur toile
85 x 57 cm
2020



Safaa Erruas

42

« C'est une œuvre dans laquelle j'ai cherché l'essentiel du moment présent, les formes et les volumes sobrement percés, les géographies épinglées, la disproportion des globes et le vide qui prend aussi de l'espace. »

De cette période d'incertitudes naît dans l'esprit de Safaa Erruas, *Mi mundo*. À travers cette œuvre, l'artiste retranscrit les bouleversements qui bousculent nos quotidiens. Happée par le vide, l'artiste a cherché avant tout dans cette œuvre à s'emparer du silence du néant. Le blanc, comme seule couleur, pour seule lumière.

Ainsi trace-t-elle dans un océan de blanc, qui caractérise si bien son travail, les frontières des continents à l'aide de fines épingles grises. Statique et figé, comme le

matériau qu'elle utilise, ce monde, seul élément figuratif de l'œuvre, est une parfaite métaphore du confinement qui a immobilisé la moitié de l'humanité.

Volontairement fracturée, l'œuvre offre au spectateur une double représentation du monde. Celle d'un monde déchiré, crevassé, dont la fragilité est évoquée par les fractures et reliefs qui viennent rompre la plénitude de cet espace blanc. Et celle d'un monde extraordinairement lié, uni par la même expérience humaine, les mêmes incertitudes.

Entre fragilité et force, entre mouvement et statisme, l'œuvre de Safaa Erruas n'échappe pas au contexte dans lequel elle a été créée. Dans l'incertitude et la peur se cache la renaissance.



Mi mundo, détail

Mi mundo
Papier percé et épingles sur papier coton
114 x 160 cm
2020



Mohamed Fariji

46

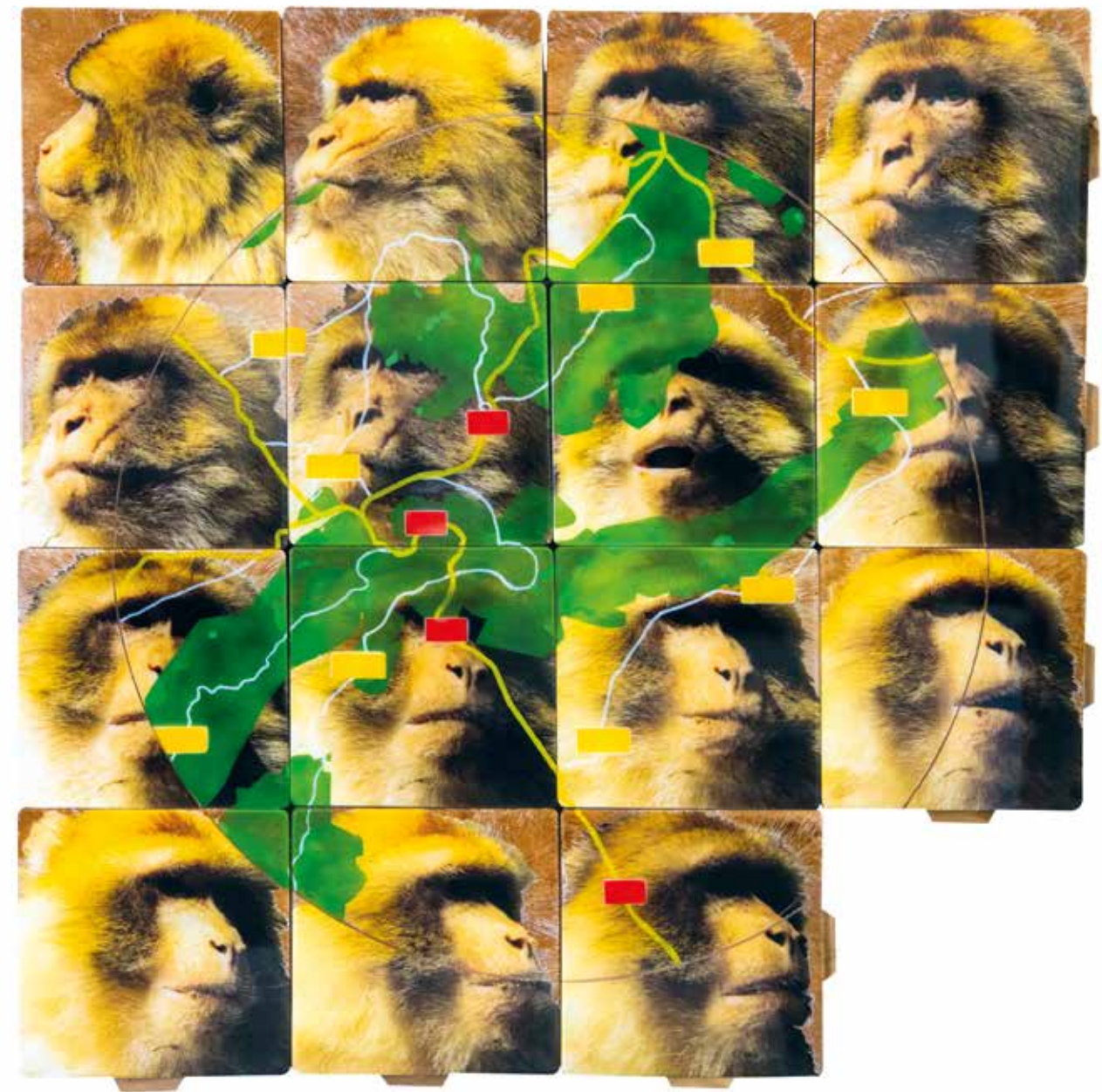
L'éloignement soudain de la liberté que l'on croyait acquise a agi comme un déclencheur de lucidité pour nombre de personnes.

La lucidité, Mohamed Fariji l'exerce inlassablement pour révéler les vérités enfouies ou volontairement occultées par l'homme. Toute vérité a pour corollaire la quête du sens. Ce sens même que l'artiste n'a eu de cesse d'offrir à ceux qui abordent son monde avec le désir de comprendre et d'appréhender derrière les lignes l'évidence nue.

Artiste engagé, fin décrypteur du monde qui bruit, Mohamed Fariji évoque le sort du singe magot – ou Macaque de Barbarie – dont les seuls spécimens à

l'état sauvage vivent dans les forêts du nord du Maroc et que les effets délétères de l'anthropisation mettent en danger. Cette espèce, qui constitue une richesse patrimoniale nationale, est bafouée, négligée, ravalée au rang d'objet de commerce ou d'amusement.

Le devoir de l'homme est de préserver l'environnement. Or, il l'a malmené sans relâche et sans conscience jusqu'à ce que la peur d'un virus impose une trêve salutaire à la régénérescence de la nature. Il suffit de penser que notre confinement a fait tellement de bien à tant d'espèces pour le transformer en réquisitoire en faveur d'un monde meilleur.



Le magot de l'Atlas « Macaque de Barbarie »

Technique mixte sur bois

176 x 176 cm

2020

Hassan Hajjaj

48

Le confinement imposé a mis les feux des projecteurs sur le sport, qui a pris une place prédominante dans notre quotidien comme dans celui de Hassan Hajjaj.

À travers cette photographie, l'artiste projette sur le ton de la résilience l'exercice physique dans un mode confiné. Le décor est celui de l'intérieur d'une salle de sport réservée aux femmes.

À travers ces codes couleurs, fidèles à l'univers plastique de l'artiste, celui-ci nous communique les vertus de la résistance, du non laisser-aller et de la transcendance.

La débrouillardise est au cœur de cette image. Hassan Hajjaj a pour habitude de récupérer des objets, mais

la transformation de boîtes de conserve, de différentes tailles, remplies de ciment, en haltères de musculation, prend tout son sens dans cette période où nombre d'entre nous ont fait preuve d'inventivité pour garder le cap.

Quelle force dégage cette œuvre ! Elle semble dire que la débrouillardise des hommes sera toujours plus forte que les états d'urgence qu'on lui impose. On fait avec les moyens du bord pour se maintenir en forme. Pas d'abandon, pas de renonciation, pas de fatalisme, pas de laisser-aller. Tel semble être le message de cette œuvre, prise sur le vif, tout en faisant valoir les valeurs de la résistance et du dépassement.



H.U.S.A. Bodybuilder

Tirage jet d'encre pigmentaire et bois peint
82 x 60 cm
7 éditions + 2 épreuves d'artiste
2016/1437

Majida Khattari

50

56 jours de confinement et d'isolement. L'absence des êtres chers et l'impossibilité d'embrasser le proche, l'ami ou l'amant.

On compte les jours sans savoir si un jour on pourra à nouveau s'embrasser ou se prendre dans les bras les uns les autres ?

Cette étrange situation a provoqué un sentiment de désir.

Désir qui, selon Spinoza dans son « *Éthique* », se définit comme étant « ce qu'on n'a pas, ce qu'on n'est pas, ce dont on manque. »

Ce désir et ce manque, l'artiste les a rendus palpables en créant son propre objet du désir.

Une œuvre de 56 baisers, chacun posé sur un petit mouchoir de coton daté du jour du confinement vécu, signature d'un manque et des frustrations subies par un enfermement imposé.

Le baiser est un mouvement qui consiste à toucher une personne avec ses lèvres grâce aux muscles orbiculaires de la bouche. Il peut s'agir d'un comportement social (le baise-main ou la bise), affectueux ou amoureux. La main, la joue et le front font partie des endroits où l'on pose traditionnellement les lèvres en Europe et en Amérique du Nord. Il s'agit d'une marque d'affection ou de respect.



Baiser confiné, détail

Baiser confiné

Toile imprimée, carton entoilé, feutre et rouge à lèvres
 180 x 120 cm
 2020



Fouad Maazouz

54

Figurer le temps. Tel est le rôle du médium photographique que Fouad Maazouz emploie pour capturer les fragments du quotidien, les scènes de vie, les moments volés.

Figurer le temps. C'est également ce que cette crise mondiale a réussi à faire. Stopper le monde, freiner les flux humains, briser nos routines... Et nous accorder du temps. Du temps pour réfléchir et pour se plier à une introspection personnelle et une méditation sur le monde qui nous entoure. Du temps pour voir le côté positif de cette situation.

Lors de cette période d'arrêt sur image, nous avons eu l'occasion de voir le monde autrement. Nous avons

été contraints de subir une vie cloisonnée, propice à l'évasion dans l'imaginaire et le rêve.

In my dreams est une œuvre intimement liée aux émotions, aux rêves de l'artiste. Depuis quelques années, Fouad Maazouz se consacre à la composition photographique pour créer des répliques de l'univers onirique qui campe ses nuits et pour en retranscrire aussi fidèlement que possible les émois et bouleversements.

Ce diptyque, dont la douceur n'efface en rien la force du propos, propose un temps suspendu tout en délicatesse, comme pour annoncer la promesse d'un lendemain plus léger.



In my dreams
Photographie sur toile
60 x 90 cm
3 éditions + 1 épreuve d'artiste
2020

In my dreams
Photographie sur toile
60 x 90 cm
3 éditions + 1 épreuve d'artiste
2020



Najia Mehadji

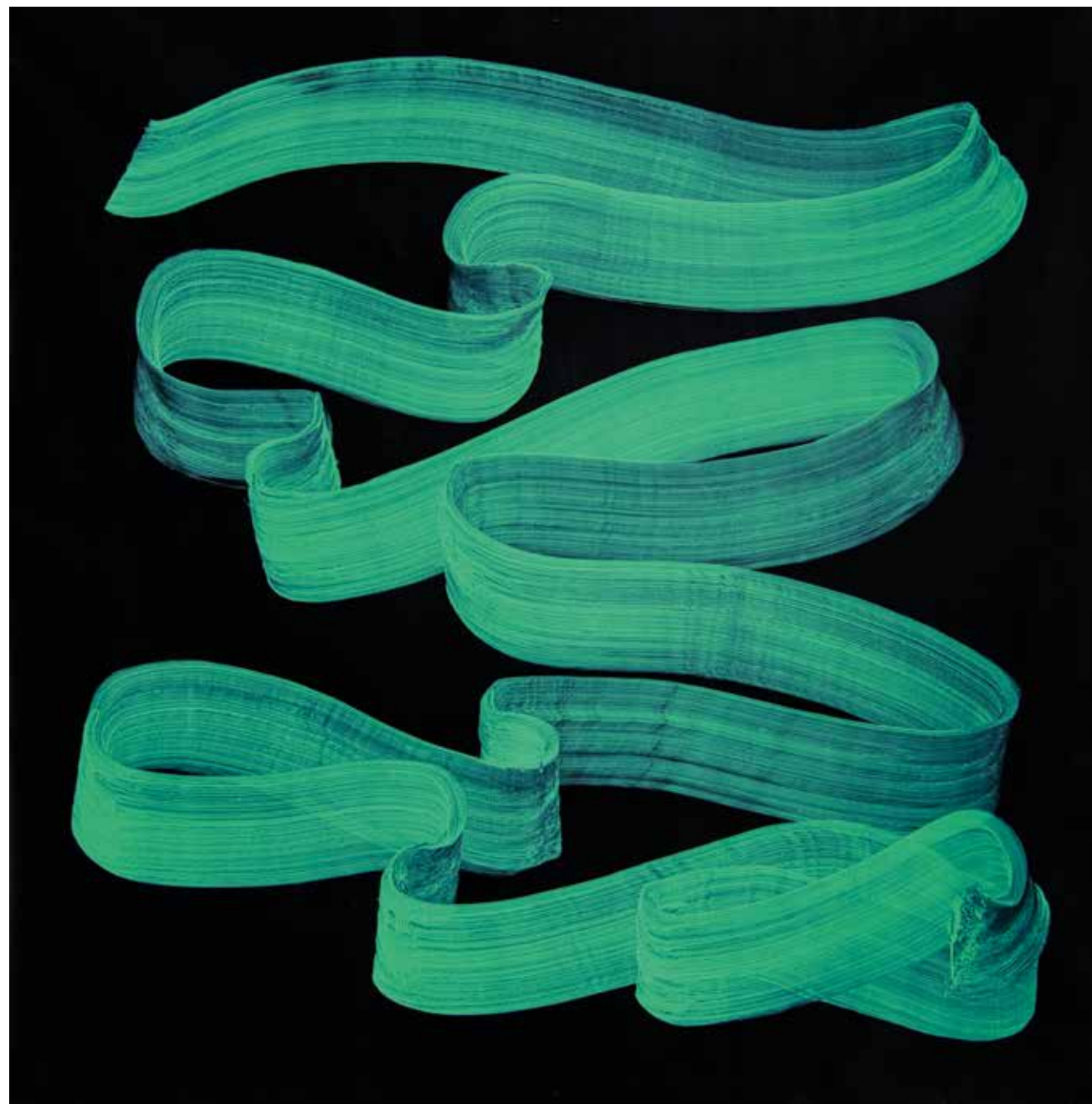
58

Dans son œuvre *Ligne de vie*, Najia Mehadji rend hommage aux soignants qui luttent courageusement contre la mort pendant cette pandémie. Elle dresse un parallèle entre eux et les artistes : « nous soignons à notre manière et sommes porteurs d'espoir. » L'art est source d'émotions positives, il met du baume au cœur, c'est primordial dans cette période critique.

Durant ce confinement, les oeuvres des autres artistes que Najia Mehadji possède l'ont soulagée par leurs présences, car « l'art est vital pour qui le perçoit, il est fondamental pour comprendre ce qui est crucial » dit-elle.

Najia Mehadji confie également que, contrainte comme tout un chacun, elle s'est « délivrée » du joug du confinement en créant cette toile *Ligne de vie*, à travers une gestuelle à la fois dynamique et libératrice.

Pour elle, cette œuvre expansive est avant tout une trajectoire lumineuse porteuse d'espérance malgré les ténèbres. De son fond noir, elle fait jaillir une ligne continue et fertile turquoise presque fluorescente. Cette couleur que l'on pourrait voir comme un hommage à la vie.



Ligne de vie
Acrylique sur toile
180 x 180 cm
2020

Mohamed Melehi

60

Mohamed Melehi a endossé l'habit de reporter, de « chroniqueur » pour faire face à la crise due à la pandémie de Covid-19. Alors que cet artiste a rarement fait le choix de s'emparer dans son œuvre d'un fait à l'actualité criante, il a opté, dans ce tableau, pour une démarche frontale et un message direct.

Mohamed Melehi a vécu le confinement comme une expérience étrange, inattendue et brutale qui l'a laissé longtemps désarmé. C'est pour traduire ce malaise qu'il emprunte au noir et au gris foncé leur sévérité intrinsèque et ne laisse qu'un infime espace à une chromatique colorée qui semble être retenue derrière des barreaux.

Dans le centre supérieur de la toile, figure une petite fenêtre, une sorte de lucarne, comme celle d'une cellule de prison. C'est à travers cette ouverture qu'on entrevoit des parcelles de la nature, des fragments de

bonheur et de liberté. Les feuilles colorées, vivantes, lumineuses, entrelacées comme autant d'hommes et de femmes en harmonie, sont entravées par des barreaux. En contrastant avec les ondulations et les formes généreuses de la nature, le tracé rectiligne des barreaux symbolise l'enfermement induit par le confinement.

En regardant cette lucarne, il est difficile de ne pas penser à la phrase du poète André Breton dans *Le Surréalisme et la peinture* : « il m'est impossible de considérer un tableau autrement que comme une fenêtre dont mon premier souci est de savoir sur quoi elle donne, autrement dit, si, d'où je suis, la vie est belle, et je n'aime rien tant que ce qui s'étend devant moi à perte de vue. »

Le tableau de Mohamed Melehi est une fenêtre qui donne sur l'espoir.



COVID 19
Acrylique sur toile
170 x 150 cm
2020

Houssein Miloudi

62

L'espoir en miroir

Nous retrouvons, dans ce diptyque, ces effluves vaporeux qui traversent, souvent, les œuvres de Houssein Miloudi. Ces exhalaisons de brume et de lumière ouvrant, dans l'espace de la toile, une scène dans la scène, un mystère à creuser qui vient décupler la charge onirique d'un monde-parchemin de signes et graphies à déchiffrer, d'icônes talismaniques et figures totémiques.

Mais ces secrets, vaporeux frémissements de mondes s'élèvent à présent cataclysmiques haleines, opaques, épaisses et chargées, qui finiront bientôt de nous voler au ciel, frappé triangle noir fendu dans le brouillard. Car c'est, aujourd'hui, face à une sorte de lendemain d'apocalypse que l'artiste nous met. Face au fracas d'une agonie. Celle d'une terre fracturée, ébranlée, violemment traversée de courbes acérées charriant, hirsutes, échevelées, les racines éclatées d'un monde

en déshérence, dans l'éclipse des lumières. Des courbes qui ne sont pas sans rappeler celles de cette pandémie qui a bouleversé, cette année, notre rapport au monde, notre rapport au temps et dont nous suivons, depuis des mois, les fluctuations, oscillant entre espoir et désespoir.

Le diptyque se présente d'ailleurs comme les deux versants en miroir d'un même monde où le souffle blanc de l'espérance le dispute aux lames crantées rouges d'une galopante menace. Deux versants d'un même monde dont le destin dépendra de la victoire de l'une ou l'autre de ces forces qui s'affrontent. Dépendra, peut-être, de l'énergie qu'opposera l'homme à l'une ou l'autre de ces forces. Dans une sage résilience pour divine renaissance, ou la capitulation face aux cribles des temps.

Bouthaïna Azami



La genèse de l'espoir, détail

La genèse de l'espoir

Acrylique et technique mixte sur toile collée sur bois
122 x 244 cm
2020



Lamia Naji

La transformation par le vide

Virus. Le temps se fige. Les frontières se ferment. Les écoles, restaurants, hammams, cinémas et fitness clubs, tout ferme. On ne se retrouvera pas après le boulot ce soir, non. On n'ira pas non plus se connecter au café du coin le matin. Tout manque. Privation. Vide. Pourtant dans le mot VIDE, il y a VIE. Virus.

Et le temps passe. Le temps...

Le temps est venu de voir et d'appréhender la vie autrement pour qui veut y survivre.

Face au vide la contemplation s'impose. Si. Dans le Vide il y a la Vie. Oui. Et en étant attentif non à ce qui manque mais à ce qui ne manque pas, la transformation s'opère.

Contempler le vide pour faire apparaître l'Essentiel.

What doesn't kill you makes you stronger !

L'ode à la beauté de Lamia Naji

Le vide a souvent été un élément moteur du travail de la photographe Lamia Naji. Qu'il s'agisse de donner corps à l'absence ou de scruter le cœur battant des paysages : plages de sable fin, forêts enneigées ou végétations luxuriantes. Comme dans la cosmologie chinoise, le vide est toujours inséparable du plein, avers et revers d'une même médaille. L'expérience de vacuité et de privation que nous venons de traverser a accentué chez l'artiste cette idée que le monde s'absente toujours un peu. Raison d'être sans doute de la photographie que de vouloir rendre visible cette invisibilité galopante du réel.

Mais pour l'artiste, le vide est justement ce qui se prête

à la transformation. « C'est dans la contemplation de ce vide et dans le constat de ce qui reste que peut apparaître, souligne-t-elle, une lueur d'espoir. » Processus qui est au cœur de l'expérience alchimique de la photographie argentique dont le miracle est d'arriver à transformer l'absence en présence, le vide en plein, la monotonie de la vie quotidienne en quête éperdue de la beauté.

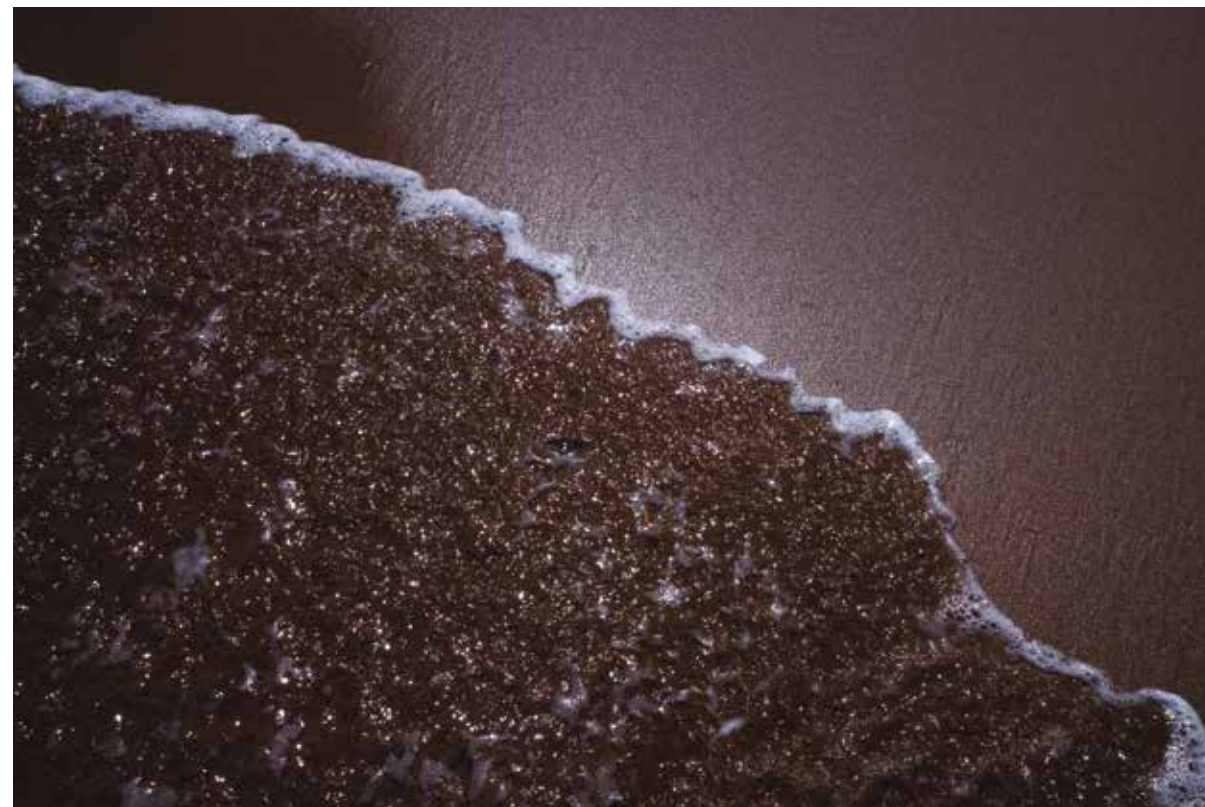
Les photographies de Lamia Naji retrouvent ici l'essence même du monde dans le regard qu'elle porte sur la fragilité, mais aussi la pérennité, des éléments de la nature. « La vie continue, clame-t-elle ainsi, car la Vie est là. L'Eau est là. » Une ode en somme à la poésie.

Olivier Rachet

Lamia Naji

La transformation par le vide

Tirage jet d'encre pigmentaire
30 x 45 cm (x2) et 85 x 127 cm
3 éditions + 1 épreuve d'artiste
2020



Mohammed Qannibou

70

L'artiste, a souvent l'habitude de se confiner seul dans son atelier. Mais quand ce confinement solitaire devient collectif, cela impose l'actualité comme sujet de l'œuvre.

Mohammed Qannibou, qui vit à Taza loin des grandes métropoles, a été particulièrement attentif à l'importance revêtue par les masques de protection pendant cette pandémie.

Ce bout de tissu est devenu l'objet de toutes les convoitises, s'imposant, en l'absence d'un vaccin,

comme le moyen de protection le plus efficace contre le virus. L'artiste a été particulièrement attentif et même fier que le Maroc ait pu produire suffisamment de masques pour se mettre à l'abri d'une insuffisance qui deviendrait un indicateur du risque de propagation du coronavirus.

Par ce masque qui porte les couleurs du drapeau national, Qannibou a cherché à saluer à sa façon ce *Maroc qu'il aime*.



Le Maroc que j'aime

Acrylique sur toile

140 x 120 cm

2020

Mehdi Qotbi

72

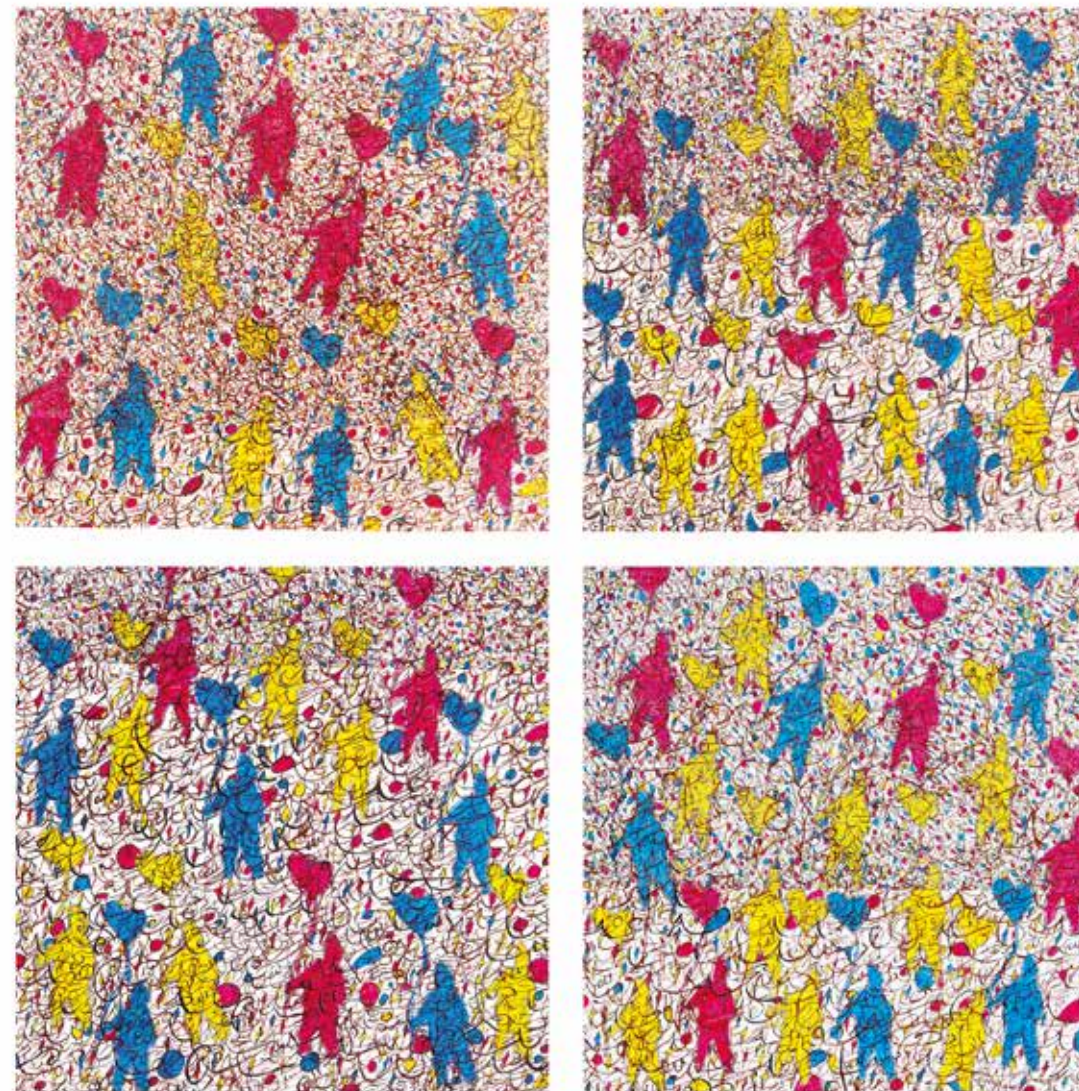
Dans ce contexte inédit, Mehdi Qotbi s'est confiné dans son espace de vie qui n'est pas le lieu habituel où il peint et dessine ses œuvres. Cette contrainte n'a toutefois pas freiné le processus créatif de l'artiste qui a développé une nouvelle réflexion sur son travail, auquel il a pu pleinement se consacrer avec rigueur et enthousiasme.

Isolé et soumis à la perte de repères qui a bouleversé les habitudes de la moitié des habitants de la Terre, l'artiste s'est retrouvé face à lui-même et face aux voix familières de ses filles, celles qui lui ont soufflé l'idée de mettre son optimisme viscéral au service de l'art et de l'espoir.

Ainsi, s'est dessiné sur ses toiles un ballon en forme de cœur, dont la légèreté et la symbolique évoquent l'enfance, cette période insouciante et heureuse qui illumine ce quotidien incertain et effrayant, soulignant ainsi l'incapacité de faire front à cet insaisissable et funeste nuisible.

L'innocence de l'enfance vêtue de la lettre si caractéristique à l'œuvre picturale de Mehdi Qotbi s'est ainsi multipliée sur ses toiles.

Avec *Amour et espoir*, l'artiste n'envoie pas un message à la mer mais un ballon symbolique et chargé de sens dans les airs, comme un présent à tous ceux qui gardent intacte leur capacité à s'élever.



Amour et espoir

Acrylique sur toile
100 x 100 cm
2020

Abdelkébir Rabi'

Annotations en filigrane

Un dessin au fusain aux dimensions imposantes pour conjurer les affres d'un moment fatidique et affligeant.

Un paysage en altitude, pierreux et escarpé, qui respire le naturel et se gorge de quiétude.

Un point de vue idyllique pour exalter les sens, vivifier l'esprit et ouvrir la pensée à une méditation infinie.

Un rapport subtil d'ombre et de lumière qui vibre au rythme du mouvement des branches et des rayons du soleil qui les traversent.

Un foisonnement de signes qui s'éparpillent, s'enchevêtrent et se fixent dans l'évocation nostalgique d'un lieu déterminé.

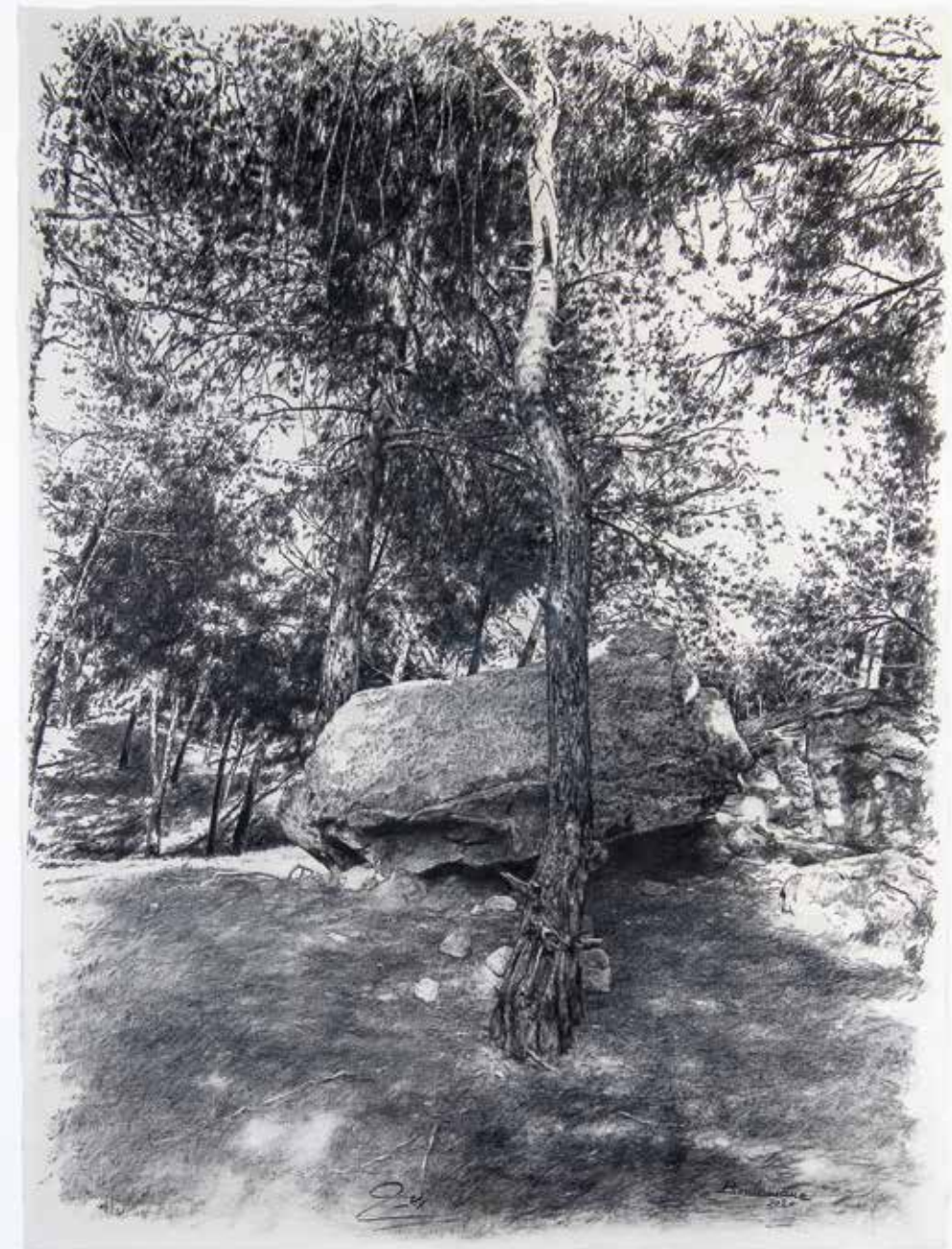
Et pour que l'ensemble ait un sens allégorique indéniable, un rocher insolite en équilibre sur un monticule vient installer superbement sa gravité et sa consistance. Environné d'arbres clairsemés, il place son assise derrière le tronc noueux d'un conifère dont l'extrémité s'étire pour s'accrocher à un faisceau de lumière.

Un artifice à connotations symboliques en somme, pour qu'une supplication vénérable tirée de notre patrimoine mystique puisse s'y inscrire distinctement.

Une invocation qui nous élève et nous reconforte, à chaque fois que nous chantons l'espérance en nous interrogeant sur notre vulnérabilité face à la fatalité de l'existence.

يا لطف الله الخافي
لطف بينا فيما جرات بيه القدار
يا نعم الحيّ الكافي
كفينّا شر الوقت ما نشوفو غيار
يا مول الفضل الوافي
فضلك ما يتنهى ولا تحدو سطار
عجل بدواك الشافي
ورحم ضعف الأمة الغارقة ف لوزار...

Abdelkébir Rabi'
Boulemane, le 11 juin 2020



Une invocation solennelle à partager
Fusain sur papier marouflé sur toile
205 x 153 cm
2020

Zakaria Ramhani

76

La situation exceptionnelle que nous traversons nous contraint, depuis plusieurs mois, d'intégrer dans notre champ visuel un ensemble d'éléments nouveaux.

Notre quotidien s'est vu redéfini et contrôlé par des standards inhabituels. L'Homme prend désormais pour obsession son besoin quasi viscéral de s'éloigner de l'Autre, de s'abstenir de tout contact avec l'Autre.

Zakaria Ramhani place au centre de son œuvre un masque de protection et des mains : deux éléments devenus aujourd'hui objets de toutes les attentions.

En faisant référence à *La Création d'Adam* de Michel-Ange, on est tenté de penser que la création naît d'abord dans l'intellect avant que les mains ne puissent jouer leur rôle. Mais le point central de ce chef-d'œuvre réside également dans le contact qui s'établit entre les

deux mains, car c'est à travers elles que sera transmis le souffle de vie.

La main représente notre capacité à prendre, à donner, à recevoir et à nous exprimer. Elle se retrouve dorénavant asphyxiée, privée de ses fonctions premières: toucher, lier, rassembler, rassurer.

Le masque chirurgical, élément dominant de la toile, empêche toute communication et insiste cruellement sur l'absence de contact.

Cette absence d'émotion imposée par les mesures sanitaires, l'art peut s'y substituer tout en faisant paradoxalement l'objet d'une œuvre. C'est le message que Zakaria Ramhani exprime dans cette peinture qui favorise l'émergence d'émotions nouvelles et positives.



Contact
Huile sur toile
175 x 200 cm
2020

Yamou

La disparition progressive des figues de barbarie au Maroc est un sujet qui interpelle l'artiste et qui fait l'objet d'une série d'œuvres.

Cette disparition est causée par les cochenilles qui asphyxient les raquettes en en récoltant les sucs. Ces mêmes cochenilles que l'on retrouve comme colorant pour les produits alimentaires et cosmétiques, mais surtout sur les palettes des artistes et leur célèbre rouge Carmin, le Natural Red 4.

Tout comme les cochenilles, l'homme abuse de ses droits, dévaste la flore et torture la faune, créant un déséquilibre tel qu'il asphyxie et épuise la terre et ses ressources. L'homme a cette caractéristique qui l'habite, celle d'être soumis à une soif inassouvie qui le pousse à créer plus, consommer plus, posséder plus, aller plus vite, être plus rentable, au détriment de l'environnement dans lequel il vit. Un environnement à l'écosystème fragilisé et dont le bien-être est pourtant essentiel à sa survie, comme nous l'ont démontré ces dernières semaines.

Cette métaphore que dépeint Yamou nous interroge. Ne devrait-on pas revoir notre manière de consommer ce qui nous fait du bien, ce qui nous alimente et nous permet de vivre ? Car plus que jamais la question nécessite de trouver réponse aujourd'hui. La notion de bonheur est à redéfinir et peut-être devrions-nous désormais le consommer avec modération...

La cochenille n'est pourtant pas perçue comme un prédateur dans d'autres régions, et fait même l'objet d'un élevage contrôlé, permettant ainsi la sauvegarde des plantes aux Iles Canaries et en Amérique latine. Le fameux rouge carmin répond alors à une production réglementée qui se fait dans le respect de la nature.

L'œuvre de Yamou insuffle une lueur d'espoir et offre une voie salvatrice : c'est dans l'équilibre de notre écosystème que réside le salut de l'homme.



Carmin barbare
Huile sur toile
146 x 114 cm
2020

Fatiha Zemmouri

80

« La pièce en terre est creusée de sillons qui rappellent ceux du jeu qui consiste à acheminer une bille en métal vers la sortie d'un labyrinthe avant la fin du temps imparti.

J'ai voulu traduire ainsi un retour à la terre et aux valeurs de la nature. Ou comment se frayer un chemin plus ou moins long, plus ou moins sinueux vers l'inconnu, vers le monde de tous les possibles. »

Sommes-nous sur la bonne voie ? Empruntons-nous le bon chemin ? À travers *Al Massar*, Fatiha Zemmouri nous invite à nous interroger et à pousser notre réflexion sur des notions redevenues aujourd'hui primordiales.

Depuis la nuit des temps, l'homme poursuit subtilement ou à grand bruit une quête identitaire alliée à une quête de sens. Malgré les embûches qui jalonnent son chemin, malgré les terrains marqués d'aspérités, il ne perd jamais de vue son objectif, parfois au détriment de l'Autre.

Aujourd'hui, les cartes sont redistribuées et la notion de « l'Autre » revient spontanément au centre de la vie quotidienne et de l'équation intime : est-il toujours possible de se frayer un chemin sans l'aide de l'Autre ? A-t-on la capacité de trouver la sortie du labyrinthe avant que le temps imparti ne s'écoule ?



Landscape labyrinthe

Terre et fibre de verre
205 x 102 cm
2020



Mohamed Abouelouakar est né en 1946 à Marrakech.

Mohamed Abouelouakar s’est consacré à la peinture après une riche carrière au cinéma. L’artiste a poursuivi, de 1966 à 1973, des études supérieures à l’Institut Cinématographique de Moscou. *Hadda*, le long-métrage qu’il a réalisé en 1984, lui a valu le grand prix du 2^{ème} festival national du film marocain. Abouelouakar est aussi photographe d’art.

Son expérience du 7^{ème} art a beaucoup marqué ses œuvres peintes, dans lesquelles les compositions sont savamment orchestrées, mises en scène, théâtralisées.

Les tableaux de Mohamed Abouelouakar sont influencés par le lyrisme russe et la miniature byzantine. Nombre de ses anciens tableaux se caractérisent par des couleurs vives et un foisonnement de figures qui ne laissent pas une parcelle de la toile sans traitement. On retrouve, dans ses œuvres, un corpus de figures, de symboles et une atmosphère, empruntés au répertoire occidental, mais toujours réinterprétés selon le prisme et les références de sa propre culture.

Ses œuvres font partie de prestigieuses collections dont celles d’Attijariwafa bank (Maroc), du Musée Africain d’Art Contemporain Al Maadem (Maroc), de la Fondation ONA (Maroc) ou de l’Artoteek (Pays-Bas).

Mohamed Abouelouakar vit et travaille à Casablanca.



Saïd Afifi est né en 1983 à Casablanca.

Saïd Afifi est lauréat de l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan et de l’École du Fresnoy-Studio National des Arts Contemporains.

Le fantastique affleure dans les œuvres de Saïd Afifi sans y prendre garde ; un monde surnaturel annonçant le réel à venir. Ses dystonies fascinent par leur beauté autant qu’elles inquiètent par leur étrangeté.

Fasciné par l’archéologie et les lieux futuristes aux accents post-apocalyptiques, Saïd Afifi met en scène dans des vidéos et des dessins aux architectures extrêmement élaborées des espace-temps insaisissables dans lesquels le passé et le futur se côtoient indistinctement.

Passionné de cinéma, d’art vidéo et des technologies numériques, Saïd Afifi expérimente des protocoles de réalisation d’une grande sophistication comme dans l’installation immersive en 3D Yemaya dans laquelle le procédé technique de la photogrammétrie utilisé dans les domaines de la géologie et de l’architecture est convoqué.

Les œuvres de Saïd Afifi ont intégré de nombreuses collections publiques et privées, notamment le Musée Bank Al Maghreb et le Musée d’Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL).

Saïd Afifi vit et travaille à Casablanca.



Mo Baala est né en 1986 à Casablanca.

Artiste pluridisciplinaire, c’est au cœur des souks de Taroudant, sa ville de cœur, qu’il grandit. Il puise l’essentiel de son éducation artistique et créative dans les arts traditionnels et l’artisanat marocains, africains et d’ailleurs.

Ses passions pour la lecture, le cinéma, la musique et la philosophie alimenteront également son univers créatif. Des rencontres essentielles et internet ont aussi joué un rôle crucial dans son enseignement artistique. Des sources d’inspiration tout aussi éclectiques que la forme que prend son travail.

Mo Baala ne s’est jamais spécialisé dans une forme artistique. Il passe du dessin à la peinture, en passant par les collages, la sculpture ou encore les graffitis. Il crée également des installations accueillant ses performances musicales. Il explore aussi le médium photographique, le street art et l’action painting. Le recyclage, le textile, la musique et le lyrisme ont une place primordiale dans ses créations.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections publiques et privées, notamment celle de la Fondation Alliances (Maroc), la Fondation Nubuke (Ghana).

Mo Baala vit et travaille entre Marrakech et Taroudant.



Fouad Bellamine est né en 1950 à Fès.

En 1967, il intègre l’École des Arts Appliqués de Casablanca. Il expose pour la première fois en 1972 à la galerie « la Découverte » à Rabat. La même année, il intègre l’enseignement en qualité de professeur d’arts plastiques avant de poursuivre sa formation par un Diplôme d’Études Appliquées en histoire et théorie de l’art à l’Université de la Sorbonne, Paris 1.

Pendant les années soixante-dix, Fouad Bellamine accorde un vif intérêt au débat sur la problématique identitaire au Maroc et ses répercussions sur l’art et la culture. Cela le conduira plus tard à dire: « il n’y a pas de peinture marocaine, il n’y a que des peintres marocains… ».

Sa première exposition à Paris en 1980 est saluée par les critiques d’art. Fouad Bellamine s’installe à Paris où il résidera une dizaine d’années. Il peint pendant cette période des arcs, arches, voûtes où la gestuelle du corps est consubstantielle avec l’acte de peindre et le « faire espace ». Dans ses tableaux, la quête de lumière est fondatrice de l’espace pictural.

Les œuvres de Fouad Bellamine ont intégré plusieurs prestigieuses collections dont l’Institut du Monde Arabe (Paris), le Fonds National d’Art Contemporain, (Paris), la Fondation Kinda, le Mathaf, le Musée d’Art Moderne du Qatar, le Musée de Sharjah (Émirats arabes unis).

Fouad Bellamine vit et travaille entre Paris et Rabat.



Saâd Ben Cheffaj est né en 1939 à Tétouan.

Saâd Ben Cheffaj fait partie des premiers artistes marocains qui ont reçu une formation académique en peinture. Après des études, en 1957, à l’École des Beaux-Arts de Séville, il a suivi des cours d’histoire de l’art à l’École du Louvre à Paris. Il est, ensuite, revenu en Espagne pour décrocher, en 1962, le diplôme de professeur à l’École des Beaux-Arts Santa Isabel de Hungria de Séville. En 1965, Saâd Ben Cheffaj est rentré au Maroc pour enseigner l’histoire de l’art, le dessin et la peinture à l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan.

Sa première exposition remonte à 1956, et depuis il n’a jamais cessé de peindre, sans jamais perdre de la force créatrice qui caractérise ses peintures et dessins. Il a connu plusieurs périodes (figuration, expressionnisme, néoréalisme, abstraction), avant d’aboutir à cette peinture terreuse, à l’éclat sombre, qui caractérise ses derniers travaux. Un peintre, fort d’un demi- siècle d’intimité avec la peinture, peut presque peindre les yeux fermés. Il va, en tout cas, au-delà de la seule perception par la rétine.

Ses œuvres figurent, entre autres, dans la collection permanente de la Fondation Cartier (France), la Fondation Kamel Lazaar (Suisse) et la collection Barjeel (Émirats arabes unis).

Saâd Ben Cheffaj vit et travaille à Tétouan.



M'barek Bouhchichi est né en 1975 à Akka.

Titulaire d’un baccalauréat en arts plastiques, M'barek Bouhchichi enseigne l’art depuis le milieu des années 1990 à Tiznit et aujourd’hui à Tahannaout. De la retranscription d’une recherche sur des espaces vides et pleins, de la couleur au geste qui compose, ses débuts de peintre abstrait sont la préfiguration de son travail actuel. Ses œuvres proposent une double lecture personnelle celle de l’artiste, ainsi que celle guidée par des pensées ouvertes au partage et à l’interprétation. À travers peinture, dessin, installation ou vidéo, M'barek Bouhchichi formule des modes d’expression qui partent du discours de l’individu vers des systèmes sociaux, poétiques et historiques plus larges. Le fil rouge de ses œuvres renvoie à une parole individuelle qui permet une réécriture de soi. Il s’agit d’une pensée en actes que l’artiste signifie avec des allers-retours entre l’idée et l’expérience de l’œuvre.

Parmi ses expositions récentes, *Dak’Art*, 13^{ème} édition de la Biennale de l’Art Africain Contemporain, Dakar, 2018, *Documents bilingues*, Musée des civilisations de l’Europe et de la Méditerranée (MUCEM), Marseille, 2017.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celle du Musée National d’Art Moderne du Centre Georges Pompidou (France) ou encore celle du Musée d’Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL).

M'barek Bouhchichi vit et travaille à Tahannaout.



Mustapha Boujemaoui est né en 1952 à Ahfir.

De 1969 à 1972, il poursuit des études à l’Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, avant de rejoindre l’Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et parachever sa formation artistique à l’École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. De retour au Maroc en 1982, Mustapha Boujemaoui a enseigné les arts plastiques dans un lycée à Oujda, puis, en 1988, à l’Institut Supérieur des Arts Dramatiques de Rabat, au Centre Pédagogique Régional de Rabat et à l’École Nationale d’Architecture de Rabat.

Peintre-chercheur, Boujemaoui est l’un des rares peintres au Maroc à avoir réussi une transition entre la peinture et l’installation. Il a commencé par s’intéresser aux thèmes du voyage, du déplacement, de l’écoulement du temps, avant de multiplier les supports de son art et les matériaux qu’il interroge. Deux concepts fondent son œuvre : la transparence et la répétition.

Il a obtenu en 1995 le prix UNESCO pour la promotion des arts.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Ministère de la Culture (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le Musée Mohammed VI d’Art Moderne et Contemporain (Maroc).

Mustapha Boujemaoui vit et travaille à Rabat.



Mounat Charrat est née en 1965 à Casablanca.

Mounat Charrat a reçu une formation artistique à Paris à l’Académie Julian et à l’Académie Charpentier en 1983-1984. Elle participe à des expositions collectives à Casablanca et en France en 2003 et sa première exposition personnelle date de 2004 en Espagne.

Ses œuvres sont épurées à l’extrême. Galets et masses pierreuses sont ramenés à leurs formes minimales, corps célestes, éthérés, planant dans l’immensité de l’espace. C’est une véritable célébration de la pierre. Ces fragments rocheux sont saisis dans le continuum de leur chute incessante et parfois se télescopent ou sont empilés dans un coin. Ils sont couverts d’une écriture faite de laxis, de craquelures.

Mounat Charrat développe une pratique artistique protéiforme qui interroge de manière poétique et philosophique le thème de la condition humaine. Par la diversité des médiums utilisés, elle explore sans relâche l’histoire universelle de l’individu et examine plus particulièrement la relation mémorielle et intimiste qu’il entretient avec le monde dans lequel il évolue.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont le Musée d’Art Contemporain de Rabat (Maroc), la Société Générale (Maroc), le Groupe Alliance (Maroc), la Collection Sauvage (France), la Mairie du Mans (France).

Mounat Charrat vit et travaille à Casablanca.



Larbi Cherkaoui est né en 1972 à Marrakech.

Larbi Cherkaoui est lauréat du Centre Pédagogique Régional de la ville ocre et diplômé en arts plastiques. Larbi Cherkaoui est artiste calligraphe à l'origine et a gardé intacte sa passion pour la calligraphie, même lorsqu'il lui a donné un rythme plastique dans ses tableaux.

La peau est le support privilégié de l'artiste. Certaines de ses œuvres récentes se présentent comme des « puzzles » ou encore « de petits rectangles recouverts de peau », que l'artiste teint au henné pour créer des compositions modernes.

Le travail de l'artiste a été salué par des critiques d'art dont Jean-François Clément qui écrit : « Larbi Cherkaoui est passé maître dans l'art de mélanger les genres. Il accumule les expériences et augmente sans cesse sa maîtrise des techniques. Il y a une nécessité intérieure qui le pousse à évoluer, à ne jamais utiliser les mêmes concepts. » Et d'ajouter : « Le calligraphe ne peut jamais être écrasé par les mots qu'il écrit. Il garde toujours une liberté qui s'exprime par le geste lorsque celui-ci commence à se distancier par rapport à sa seule mémoire mécanique pour se muer en mémoire créatrice. »

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections publiques et privées, notamment à Londres, New York ou encore Paris.

Larbi Cherkaoui vit et travaille à Marrakech.



Mohamed El baz est né en 1967 à Ksiba.

Après l'obtention, en 1989, du diplôme national d'arts plastiques à l'École Régionale d'Art de Dunkerque, il obtient en 1992 le diplôme supérieur d'expression plastique à l'École Nationale Supérieure de Paris-Cergy. Il a également poursuivi des études à l'Institut des Hautes Études en Arts Plastiques à Paris.

Depuis 1993, Mohamed El baz se consacre au projet intitulé *Bricoler l'incurable*, qu'il développe dans l'espoir de réparer ce monde qui lui semble imparfait. Par ses œuvres, Mohamed El baz questionne les fonctions de l'art et de l'artiste mais met également en exergue les maux de notre société tels que l'appartenance, la différence, le statut social, la diaspora, le rapport à l'autre ainsi qu'au monde.

À la formule *Bricoler l'incurable*, Mohamed El baz ajoute le terme *détails*, à concevoir dans le sens de partie d'un ensemble. Ainsi, chaque manifestation à laquelle il prend part est un fragment de ce vaste projet. Il intègre ainsi ses éléments à de nouvelles scénographies, les interrogeant sans limite et en conservant les plus valides, *les survivants*.

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont le Fonds National d'Art Contemporain de Paris (France), le Musée National d'Art Moderne de Lille (France), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), le groupe Saham (Maroc), la Société Générale (Maroc).

Mohamed El baz vit et travaille entre Casablanca et Lille.



Bouchta El Hayani est né en 1951 à Taounate.

Diplômé de l'École des Arts Appliqués de Casablanca en 1972 en décoration et arts graphiques, il rejoint le Centre Pédagogique Régional de Rabat la même année. Parallèlement à son activité artistique, Bouchta El Hayani enseigne au CPR de Rabat et à l'École Nationale d'Architecture.

Sa carrière d'artiste peintre débute en 1970, avec une exposition au salon des artistes indépendants de Casablanca où il est remarqué pour son abstraction lyrique marquée par un graphisme aux contours imprécis. En 1998, Bouchta El Hayani effectue un séjour à la Cité Internationale des Arts à Paris.

Dans les années 2000, il entreprend une mutation esthétique et plastique qui met en avant une figuration frontale et une composition verticale. Depuis, le dessin est revendiqué dans son œuvre et ses « nus » castrés, sans visages, dressés au milieu de nulle part, laissent apparaître un vocabulaire archétypal.

Les œuvres de Bouchta El Hayani figurent, entre autres, dans les collections de la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc) et de la Fondation ONA (Maroc) ainsi que dans de nombreuses collections privées au Maroc et à l'étranger.

Bouchta El Hayani vit et travaille à Rabat.



Nabil El Makhloufi est né en 1973 à Fès.

Nabil El Makhloufi est diplômé de l'Académie des Arts Visuels de Leipzig (Allemagne), ville réputée pour sa célèbre école de la peinture figurative : la Neue Leipziger Schule. La figuration demeure d'ailleurs la dominante dans la démarche esthétique de l'artiste et ce qui détermine le mieux l'originalité de son art. Une figuration qui imprime un univers très particulier à la toile. On ne sait pas où s'arrête le réalisme et où commence le symbolisme. Ce qui est sûr, c'est que chaque peinture prend et impose un temps de suspension à celui qui la regarde. Les personnages que l'artiste crée ne sont jamais inertes. Ils imposent toujours une présence à la fois fragile et menaçante. Tout en étant enracinées dans la culture de son pays d'origine, les œuvres d'El Makhloufi se nourrissent de la culture et de la terre où leur auteur vit.

Ses œuvres ont figuré dans des expositions individuelles et collectives à Francfort (2015-2017), Casablanca (2013-2016-2019), Londres (2016), Dakar (2010) et Beyrouth (2008). En 2014, il a reçu le prix de la Cité des Arts à Paris (France).

Le travail de Nabil El Makhloufi a été acquis, entre autres, par le Musée Africain d'Art Contemporain Al Maaden (Maroc), la Banque Populaire (Maroc), le BAT Campus Galerie Collection (Allemagne).

Nabil El Makhloufi vit et travaille à Leipzig.



Safaa Erruas est née en 1976 à Tétouan.

Diplômée de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan en 1998, Safaa Erruas entre de plein fouet dans le monde de l'art en développant une démarche originale.

L'œuvre de Safaa Erruas se caractérise par la prédominance du blanc et l'utilisation de matériaux récurrents comme le papier, le coton, les bandes de gaze, les perles, les aiguilles, le verre et les lames de rasoir. Dans un travail considérant autant l'intuition que la recherche formelle comme source de création, Erruas élabore dans des gestes minutieux et ritualisés des œuvres sur papier et des installations. Entre visible et invisible, conscience et inconscience, fragilité et violence, ses œuvres sont autant de fenêtres ouvertes sur des mondes en tension qui nous questionnent dans notre plus profonde intimité.

Son travail a été montré au Maroc et à l'étranger : France, Espagne, Italie, Royaume-Uni, États-Unis, Australie, Cuba, Inde... En 2018, à l'occasion de ses 20 ans de carrière, L'Atelier 21 a édité sa première monographie, intitulée *Le temps parcouru*.

Les œuvres de Safaa Erruas font partie de collections prestigieuses dont la Société Générale (Maroc), la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Fondation Jean-Paul Blanchère (France), le Centre d'Art Contemporain de Lagos (Nigéria). Safaa Erruas vit et travaille à Tétouan.



Mohamed Fariji est né en 1966 à Casablanca.

Mohamed Fariji est diplômé de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan et de l'École Supérieure d'Art et de Design Llotja de Barcelone.

En développant des projets artistiques à long terme, Mohamed Fariji interroge la place de l'artiste dans sa ville. Il propose des initiatives citoyennes et environnementales qui questionnent le pouvoir et les instances publiques au moyen d'une pratique artistique socialement engagée et qui prend des formes variées : photographies, workshops, performances ou installations in situ.

Investi dans l'exploration des mythes urbains, de la mémoire collective, des histoires individuelles et des narrations socio-politiques et architecturales des villes, Mohamed Fariji intègre également à son travail artistique la réalisation de publications, de projets éducatifs et curatoriaux, notamment au sein de l'Atelier de l'Observatoire, plateforme pour l'art et la recherche qu'il a cofondée. L'artiste a également travaillé sur de nombreux projets menés avec l'Espace Divers à Barcelone, qu'il a fondé et dirigé de 2003 à 2011.

Ses œuvres ont intégré plusieurs prestigieuses collections dont la Bibliothèque Nationale de Catalogne (Espagne), la Fostering Art and Design (Espagne), le Centre Cívic Can Felipa (Espagne).

Mohamed Fariji vit et travaille à Casablanca.



Hassan Hajjaj est né en 1961 à Larache.

Hassan Hajjaj évolue entre plusieurs univers artistiques : la photographie, la mode, la musique, le cinéma et le design. En 1984, il lance sa propre marque de vêtements et d'accessoires «R.A.P.» abréviation de «Real Artistic People ». Il est également l'auteur de la décoration du restaurant « Andy Wahloo » à Paris, dont le nom est tiré d'une réplique de l'arabe vernaculaire maghrébin signifiant « Je n'ai rien », comme un clin d'œil au Pop Art, mais avec une touche moyen-orientale.

Le travail de Hassan Hajjaj est une forme de célébration de la culture visuelle populaire du souk, un espace social, symbole d'interaction et d'échange. L'artiste emprunte à la culture marocaine, utilise des stéréotypes picturaux tels que les odalisques ou les images de marques avec leurs logos-cultes. C'est avec audace qu'il assemble et oppose éléments orientaux et occidentaux, pour créer un univers riche et universel. Le soin qu'apporte Hassan Hajjaj à l'encadrement de ses photos rappelle le degré de finition dans la répétition des motifs de l'art décoratif islamique.

Ses œuvres ont intégré des collections de renom dont le Musée de Brooklyn, New York (États-Unis), le Nasher Museum of Art, Duke University (États-Unis), le Musée d'Art du Comté de Los Angeles (États-Unis), l'Institut des Cultures d'Islam de Paris (France), le Victoria and Albert Museum (Royaume-Uni), la Fondation Kamel Lazaar (Tunisie), la Collection Barjeel (Émirats arabes unis), le Musée d'Art Contemporain de Thessalonique (Grèce).

Hassan Hajjaj vit et travaille entre Londres et Marrakech.



Majida Khattari est née en 1966 à Erfoud.

Majida Khattari a fait ses études à l'École des Beaux-Arts de Casablanca, en 1989. Elle obtient son diplôme de l'École des Beaux-Arts à Paris en 1995.

Dans son œuvre photographique, Majida Khattari revisite, recrée les clichés qui dominent la peinture orientaliste. En reconstituant des décors inspirés de célèbres compositions orientalistes, Majida Khattari « contemporanise » ses personnages en les dotant d'un statut incertain qui tient à la fois du fantasme et de la réalité photographique.

Depuis 1996, Majida Khattari crée des défilés-performances inspirés de la situation des femmes dans les sociétés arabes. Elle met en scène des modèles qui portent des Vêtements-Sculptures traitant du statut de la femme, mais se référant également à l'actualité politique contemporaine, aux questions de laïcité et de religion. Elle scénarise ses performances et fait appel au chant, à la musique et à la danse. En parallèle, Majida Khattari réalise des photographies, des installations, des vidéos et des films.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celle du Musée National d'Art Moderne et Contemporain du Centre Georges Pompidou (France), la Fondation SAM Project (France), la Fondation Louis Vuitton (France), le Musée des Beaux-Arts de Montréal (Canada), le Musée Salsali (Émirats arabes unis), le Musée d'Art Contemporain de Thessalonique (Grèce).

Majida Khattari vit et travaille à Paris.



Fouad Maazouz est né en 1977 à Casablanca.

Fouad Maazouz a suivi des formations et stages dans divers instituts et écoles de photographie et de design graphique au Maroc, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse et aux États-Unis.

Dans les scènes photographiées par Fouad Maazouz, rien n’est arrangé. Tout est composé dans la nature. Et le miracle des prises de vue, c’est que l’œil de Fouad Maazouz ne passe pas à côté de l’instant. Il sait capturer le moment privilégié où la scène courante devient un moment photographique.

Fouad Maazouz a reçu plusieurs prix dont le Prix Regards Croisés en Italie, le trophée Crossing Glances en Belgique, le 1^{er} Prix International Photo Contest aux États-Unis et le 1^{er} Prix du 5^{ème} Salon de la Photographie d’Agadir. Il participe à de nombreuses expositions de photographie contemporaine au Maroc et à l’international.

Ses œuvres ont été acquises par des institutions de renom dont le Musée Mohammed VI d’Art Moderne et Contemporain (Maroc), la Société Générale (Maroc), la CNIA (Maroc), le New Museum de New York (États-Unis), la Maison des Arts de Coquimbo (Chili).

Fouad Maazouz vit et travaille à Rabat.



Najia Mehadji est née en 1950 à Paris.

Najia Mehadji est diplômée de l’Université Paris 1 Sorbonne, où elle a soutenu en 1973 son mémoire sur Paul Cézanne, et de l’École des Beaux-Arts de Paris.

Dès les années 80, l’œuvre de Mehadji effectue une synthèse entre un art contemporain qui renouvelle la peinture et des éléments de l’art islamique tels que la coupole, le polygone, le floral, l’arabesque ou la calligraphie, au bénéfice de nouveaux concepts et de nouvelles formes au sein desquels l’artiste invente son propre style.

Ses œuvres ont récemment été exposées dans une importante rétrospective *La trace et le souffle* au Musée d’Art Moderne de Cérét, France (2018), dans les expositions *L’invention du geste*, galerie d’art L’Atelier 21, Casablanca, Maroc (2018), et *Al Musiqa*, Philharmonie de Paris, France (2018). En 2019, la fondation ONA lui consacre une première rétrospective au Maroc se déroulant en deux volets : *Le trait et la forme, 1985 - 2018* et *Le flux et la danse, 2011 - 2018*, respectivement à la Villa des Arts de Casablanca et de Rabat.

Ses œuvres font partie de nombreuses collections dont l’Institut du Monde Arabe (France), le Fonds National d’Art Contemporain de Paris (France), le Musée d’Art Moderne et Contemporain du Centre Georges Pompidou (France), le Musée des Beaux-Arts d’Amman (Jordanie).

Najia Mehadji vit et travaille entre Paris et Essaouira.



Mohamed Melehi est né en 1936 à Asilah.

Mohamed Melehi a commencé par étudier à l’École des Beaux-Arts de Tétouan, de 1953 à 1955, avant de partir en Espagne pour poursuivre des études aux Écoles des Beaux-Arts de Séville et Madrid. En 1960, il a intégré la section gravure de l’École des Beaux-Arts de Paris ; et en 1962, il a occupé le poste de maître-assistant à la Minneapolis School of Art.

De retour au Maroc, Melehi a enseigné, de 1964 à 1969, la peinture et la sculpture à l’École des Beaux-Arts de Casablanca. Il a collaboré avec les poètes Abdellatif Laabi et Mostafa Nissabouri à la création de la revue *Souffles* et fondé en 1972 la revue artistique et littéraire *Intégral*.

Artiste à la conscience contemporaine aiguë, Melehi aspire à « tirer l’œuvre plus vers le concept que vers l’artisanat ». Sa peinture est dominée par des motifs onduleux. Toujours fidèle à sa palette chromatique, Melehi n’a eu de cesse que d’accorder à son œuvre de nouvelles perspectives, offrant aux ondes et courbes peuplant ses toiles un souffle nouveau.

Melehi est une figure incontestable de l’art contemporain marocain. En 1995, une rétrospective lui est consacrée à l’Institut du Monde Arabe. Ses œuvres ont rejoint de prestigieuses collections, dont celles du MoMA (États-Unis), du Musée d’Art Moderne et Contemporain du Centre Georges Pompidou (France), du Musée Mathaf (Qatar), de la Fondation ONA (Maroc).

Mohamed Melehi vit et travaille à Marrakech.



Houssein Miloudi

La première exposition de Houssein Miloudi remonte à 1968, à Marrakech, à l’âge de 17 ans.

Azzouz Tnifass décrit l’artiste en ces termes : « Miloudi est décidément un de nos plus grands peintres. Il est à la hauteur des meilleurs, Gharbaoui et Cherkaoui compris. Il nous faut dorénavant le considérer comme tel, malgré sa timidité apparente qui lui fait fuir les médias tout en le protégeant dans son atelier surplombant l’océan. Il a bien réussi tout seul dans son coin, à donner des apparences à nos mystères et cela va compter dans l’histoire de notre culture. D’ailleurs, les poètes sensibles au sublime, aiment tous le fréquenter. »

Les œuvres de Miloudi ont intégré plusieurs collections prestigieuses, musées, fondations et institutions au Maroc, Europe, États-Unis, Japon...

Parmi ses expositions récentes, en 2020, *Présentation des œuvres « Bijoux, Sculptures, Amulettes »*, Musée Bait Dakira, Essaouira, « *Maroc : Une identité moderne* », avec F. Belkahia, M. Melehi, M. Chebaa, M. Ataallah, B. Demnati, H. Hamidi, H. Miloudi, Institut du Monde Arabe, Tourcoing, France, *Hommage rendu par le lycée collégial « Al Jadida »* avec nomination « Houssein Miloudi » du pavillon d’études de technologie et des arts plastiques, Essaouira.

Miloudi a été décoré par Sa Majesté le Roi Mohammed VI du Ouissam Royal Al Kafâa Al Fikria (Mérite intellectuel).

Il figure aussi dans plusieurs ouvrages sur l’art ainsi que dans la 3^{ème} édition *Who’s who in Graphic Design*, Zurich (Suisse).

Houssein Miloudi vit et travaille a Essaouira.



Lamia Naji est née en 1966 à Casablanca.

De mère française et de père marocain, Lamia Naji nourrit sa pratique photographique de la mixité des langages et des cultures qui la conduit, dans un premier temps, vers une recherche identitaire pour ensuite s’attacher à mettre en lumière ce qu’il y a de commun entre les nations, tant dans l’architecture que dans la culture. Cette volonté d’unir les mondes et de partager cette vision universelle de l’humanité se traduira paradoxalement par une approche intime de la photographie narrative car, selon elle : « La meilleure façon de parler de tous est de parler de soi ! ».

En 1996, elle participe à *African Photographers, 1940 to the Present* au Musée Guggenheim de New York et obtient une bourse, en 1998, à la prestigieuse Casa Velásquez à Madrid. Depuis, Lamia Naji expose aussi bien au Maroc qu’à l’international et prend part à des événements phares tels que l’exposition *The Divine Comedy: Heaven, Purgatory and Hell Revisited by Contemporary African Artists* au Musée National d’Art Africain de la Smithsonian Institution à Washington DC (États-Unis) en 2015 ou l’exposition *Le Maroc contemporain* à l’Institut du Monde Arabe à Paris (France) en 2014.

Ses œuvres font partie de collections prestigieuses telles que la Maison Européenne de la Photographie à Paris

(France), la Farjam Collection à Dubai (Émirats arabes unis), la Bibliothèque Nationale de France à Paris (France), la Fondation Sindika Dokolo, (Luanda).

Lamia Naji vit et travaille à Mirleft.



Mohammed Qannibou est né en 1967 à Taza.

Professeur d’arts plastiques dans sa ville natale, il a su développer sa technique picturale en parallèle de sa profession.

Si de loin, sa peinture peut paraître abstraite, elle dévoile d’autres mystères lorsqu’on la contemple. Des traits noirs et des formes circulaires se dégagent des personnages élastiques, dynamiques, toujours en mouvement. On ne sait s’ils jouent, dansent ou sont en transe.

Mohammed Qannibou a su exploiter la même technique pour développer une série de portraits mystérieux, suggestifs quoique anonymes. Lorsqu’on lui pose la question sur son univers, il nous révèle d’autres secrets : « Ma recherche plastique est axée sur le corps que j’essaye toujours de disloquer. Je le représente aussi sous forme de lettres, de signes, de traits pour en faire un élément d’une calligraphie picturale. »

Depuis 1992, il a enchaîné les expositions collectives et les participations aux manifestations artistiques intéressantes au Maroc (Taza, Fès, Oujda, Assilah, Tanger, Rabat, Casablanca, Marrakech,...) et à l’étranger (France, Algérie, Liban, Arabie Saoudite, Tunisie,...).

Ses œuvres ont intégré de nombreuses collections dont celles de la CDG (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), la Banque Populaire (Maroc), la Mairie de Cubry-Lès-Soing (France), du Centre Saoudien d’Arts Plastiques (Arabie Saoudite).

Mohammed Qannibou vit et travaille à Taza.



Mehdi Qotbi est né en 1951 à Rabat.

Mehdi Qotbi suit les cours de l’École des Beaux-Arts de Toulouse de 1969 à 1971 puis ceux de l’École Supérieure des Beaux-Arts de Paris, de 1971 à 1973.

Artiste de la rencontre et amoureux des lettres, Mehdi Qotbi travaille depuis de nombreuses années en résonance avec des poètes et plasticiens marquants lors d’échanges épistolaires. Michel Butor, Yves Bonnefoy, Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Abdelkébir Khatibi, Mohamed Bennis et d’autres ont croisé sa route et ses travaux.

L’œuvre de Mehdi Qotbi s’inscrit dans le cadre thématique du signe et du symbole. Cet artiste ne cesse d’explorer la lettre arabe qu’il vide de son sens pour la hausser au rang de réalité plastique. La lettre reproduite à l’infini devient signe. Ce signe plastique est mis en valeur par un mouvement et un choix de couleurs par lesquels la toile prend sa forme la plus expressive. L’œuvre de Qotbi est tissée d’innombrables partitions calligraphiques modelées et détournées, au gré de l’inspiration, par le trait pictural.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections, dont celles du Musée National d’Art Moderne du Centre Georges Pompidou (France), de la National Gallery of Fine Arts d’Amman (Jordanie), du Musée des Beaux-Arts de Houston (États-Unis), de la Ruth and Marvin Sackner Collection Miami (États-Unis), de la Bibliothèque de l’Institut du Monde Arabe (France), du Fonds National d’Art Contemporain du Ministère des Affaires Culturelles (Maroc).

Mehdi Qotbi vit et travaille entre Casablanca et Rabat.



Abdelkébir Rabi' est né en 1944 à Boulemane.

En 1961, il rentre à l’École Normale de Fès pour y suivre une formation d’enseignant. Sa rencontre avec un peintre français et sa visite de son atelier furent décisives pour sa future carrière de peintre – il y reçoit son initiation aux techniques de base de la peinture.

La peinture de Rabi' tient de l’écriture. Il assigne à son geste la qualité de trace écrite, de marque d’un colloque entre le peintre et la matière. Il ne se ferme pas aux voies où l’oriente la matière. Il compte sur le hasard et les accidents pour explorer de nouvelles possibilités picturales. L’une des particularités de cette peinture, c’est qu’elle remplit l’espace de la toile, impose une impression de plénitude, alors qu’elle est sous-tendue par une économie de gestes.

Rabi' a exposé plusieurs fois au Maroc et à l’étranger et ses œuvres font partie de nombreuses collections parmi lesquelles, la Banque Marocaine du Commerce Extérieur (Maroc), le Musée de Bank Al-Maghrib (Maroc), la Société Générale (Maroc), l’Office Chérifien des Phosphates (Maroc), Attijariwafa bank (Maroc), la Fondation ONA (Maroc), le Groupe Alliances (Maroc).

Abdelkébir Rabi' vit et travaille à Casablanca.



Zakaria Ramhani est né en 1983 à Tanger.

Zakaria Ramhani entre très tôt en contact avec la peinture à l’atelier de son père. Il obtient ensuite son diplôme d’enseignement en art plastique et ne tarde pas à abandonner la fonction publique pour se consacrer exclusivement à sa pratique artistique.

Depuis 2006, il mène un projet intitulé *De droite à gauche* qui explore les rapports entre le texte écrit sous différentes formes et le portrait comme symbole de l’identité individuelle.

Il a développé un langage particulier où la graphie arabe ou latine est utilisée comme un geste pictural au service d’un ordre figural. Cette gestualité rythme les œuvres de l’artiste et les dote d’une densité rarement égalée, en raison du foisonnement des traits et de la multiplication des lettres. L’originalité de ce travail réside dans le fait que l’image finale englobe dans un ordre parfait le foisonnement des tracés graphiques et leur fait perdre leur statut scriptural pour les élever au rang d’un simple trait de peintre.

Artprice, le site spécialisé dans la cotation des artistes, l’a classé, en 2010, parmi les 10 meilleurs artistes au monde de moins de trente ans, traduisant ainsi l’intérêt que l’artiste suscite à l’international.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections dont la Fondation Jean-Paul Blachère (France), la Fondation Barjeel (Émirats arabes unis), la Vanhaerents Art Collection (Belgique).

Zakaria Ramhani vit et travaille entre Tanger et Montréal.



Yamou est né en 1959 à Casablanca.

Étudiant à la Sorbonne, Yamou obtient un DEA consacré à l’art contemporain au Maroc. À la fin des années 1980, il installe son atelier dans la banlieue parisienne et entame son aventure esthétique.

Dès ses premières œuvres, la nature a toujours occupé une place prédominante, que ce soit dans les matières qu’il emploie ou les sujets qu’il représente. Yamou crée ainsi un jardin pictural dont il exploite les possibilités à l’infini.

L’artiste cultive des plantes dans la matière de ses tableaux, comme pour transformer l’œuvre en lieu de vie. Ce n’est pas tant la maîtrise du paysage qui motive sa démarche que la plongée dans le détail. Tantôt feuillues, tantôt nues, les plantes confèrent une force tranquille aux tableaux de Yamou et évoluent, comme en apesanteur, dans son univers pictural.

Dans ses peintures récentes, l’artiste s’intéresse au monde organique. Les pétales, corolles passent sous le crible du microscope de l’œil de l’artiste pour révéler leurs richesses intérieures. Yamou n’a jamais été aussi près des frontières qui séparent la figuration de l’abstraction.

Ses œuvres ont intégré de prestigieuses collections telles que la Fondation ONA (Maroc), le Neuberger Museum of Art (États-Unis), la World Bank (États-Unis), le Ministère des Affaires Étrangères (France) et la Written Art Foundation (Allemagne).

Yamou vit et travaille entre Paris et Tahannaout.



Fatiha Zemmouri est née en 1966 à Casablanca.

Diplômée de l’école des Beaux-Arts de Casablanca, c’est à travers une œuvre polymorphe, que Fatiha Zemmouri mène une réflexion approfondie autour des notions de construction, déconstruction, régénération et transformation. Elle développe un travail élaboré dans lesquels les phénomènes naturels (eau, feu, terre) et les matériaux tels que le bois, le charbon et la terre, tiennent une place essentielle.

Dans toutes ses réalisations, Fatiha Zemmouri utilise un vocabulaire abstrait pour mieux simplifier les formes de la nature, la fragilité et la minceur des matériaux employés donnent à son travail un caractère poétique.

Ses œuvres chargées de tensions, marquent les diverses phases de la mutation humaine et de son évolution durant le cycle de la vie. La symbolique des matériaux est une allégorie à travers laquelle Fatiha examine des préoccupations universelles liées à l’humanité, à la tragédie de l’existence, à l’homme face à son destin et la question de sa finitude.

Ses œuvres font partie de nombreuses collections dont la Caisse de Dépôt et de Gestion (Maroc), la Société Générale (Maroc), La Mamounia (Maroc).

Fatiha Zemmouri vit et travaille entre Casablanca et Marrakech.

Dépôt légal : 2020MO2038
ISBN : 978-9954-509-67-8
Photos : Fouad Maazouz
Textes : Bouthaïna Azami (Pages 18 & 62), Abderrahman Benhamza (Page 28), Lamia Naji (Page 66), Abdelkébir Rabi' (Pages 4, 5 & 74),
Olivier Rachet (Page 67), L'Atelier 21 (Pages 2, 3, 6, 10, 14, 16, 20, 24, 26, 32, 34, 38, 42, 46, 48, 50, 54, 58, 60, 70, 72, 76, 78, 80)
Impression : Direct print
Exposition du 14 juillet au 15 août 2020
21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'Anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 - Fax : +212 (0) 522 98 17 86 - www.atelier21.ma



21, rue Abou Mahassine Arrouyani (ex rue Boissy - d'anglas) Casablanca 20100 Maroc
Tél. : +212 (0) 522 98 17 85 ■ Fax : +212 (0) 522 98 17 86
latelier21@gmail.com ■ www.atelier21.ma